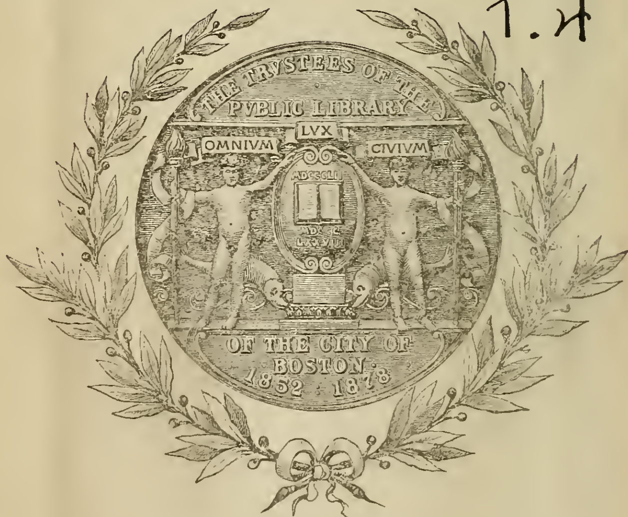

THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 : 1878

LE JAPON.

IMPRIM. DE LE NORMANT, RUE DE SEINE.



Soldat du Gouverneur de Nangasaki.

Soldat du Prince d'Omura.

LE JAPON,

OU

MŒURS, USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS

DE CET EMPIRE,

D'après les relations récentes de KRUSENSTERN, LANGSDORF, TITZING, etc., et ce que les Voyageurs précédens offrent de plus avéré;

SUIVI

DE LA RELATION DU VOYAGE ET DE LA CAPTIVITÉ DU CAPITAINE RUSSE *GOLOWNIN*.

PAR M. BRETON.

Ouvrage orné de 51 gravures, dont plusieurs d'après des peintures japonaises inédites.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

A. NEPVEU, libraire, passage des Panoramas.

1818.

Lawrence

1905
Aug

30 Jl '05

LE JAPON.

ARRIVÉE DES RUSSES

A LA TERRE DE IESSO.

Nous suivons toujours ici la relation de M. Krusenstern.

« Le 16 avril 1805, à trois heures de l'après midi, l'ambassadeur reçut la traduction hollandaise de la réponse

faite au nom de l'empereur. En même temps l'interprète lui annonça qu'un bateau étoit prêt pour le transporter à bord, et qu'il feroit un grand plaisir au gouverneur s'il pouvoit partir dès le lendemain. Quoique surpris d'un renvoi aussi brusque, l'ambassadeur fit faire sur-le-champ ses préparatifs. Il fut conduit dans un bateau appartenant au prince Tschingodzina, mais beaucoup moins riche et moins élégant que celui qui avoit d'abord servi.

» Un officier qui commandoit cent bateaux, arriva pour conduire *la Nadeshda*, à la remorque, hors du port. Il y avoit deux bateaux entièrement garnis d'étoffes; chaque rameur avoit un uniforme consistant en une robe bleue à larges manches, avec les armes du prince, sur fond blanc.

» A midi on leva l'ancre : les cent bateaux se divisèrent sur cinq rangs. pour traîner le vaisseau. Pendant cette manœuvre on nous rendit nos poudres.

» Le gouverneur instruit que nous désirions emporter des graines de diverses plantes au Kamtschatka, nous en donna un assortiment.

» Mon intention de naviguer entre les îles du Japon et la Corée ne dut pas plaire au gouvernement, à en juger par les efforts que ne cessèrent de faire les interprètes, pour m'en dissuader, sous prétexte des écueils, du peu de largeur du canal, et de la violence des courans.

» Le gouverneur nous fit cependant la promesse verbale que si nous étions forcés de jeter l'ancre soit par les courans, soit par la tempête, on

ne nous retiendroit pas prisonniers ; des ordres furent expédiés en conséquence sur tous les points de la côte ; mais en retour, je fus obligé de donner ma parole d'honneur que je n'approcherois pas du rivage, à moins d'une nécessité absolue.

» La Pérouse, seul, nous avoit précédé dans le voyage que nous allions entreprendre, et nous avons été assez heureux pour ajouter nos observations à ses intéressantes découvertes.

» Dès le premier moment où nous aperçûmes la terre de Iesso, un bateau monté de quatre naturels du pays s'approcha de nous. Pendant plus d'un quart-d'heure ils longèrent le vaisseau, mais s'en allèrent avant d'avoir osé y

monter. Nous eûmes à peine jeté l'ancre, que plusieurs de ces hommes vinrent nous voir, et ne témoignèrent pas la moindre crainte. Arrivés sur le pont, ils s'agenouilloient, plaçoient leurs mains sur leurs têtes, et les promenoient ensuite sur le visage et sur le corps, en faisant une profonde révérence. Je leur donnai quelques bagatelles, qui parurent leur causer beaucoup de satisfaction. Ils mangèrent volontiers du biscuit, mais ne voulurent pas goûter à l'eau-de-vie dont l'usage leur est probablement inconnu. Un d'eux apporta toute une charge de harengs d'excellente qualité, qui suffirent pour le dîner des officiers et de l'équipage.

» Vers deux heures, je descendis à terre avec presque tous les officiers.

Nous ne fûmes pas peu surpris vers le milieu du mois de mai, sous une latitude si peu élevée, de ne découvrir presque aucune trace de printemps. On voyoit encore de tous côtés des neiges profondes ; les arbres étoient sans feuilles; il n'y avoit pas d'autre verdure que quelques samphires, et de la crête marine. Trois semaines après, au Kamtschatka, la saison nous parut plus avancée. Ainsi s'évanouit l'espérance que nous avions conçue de prendre à Iesso quelque délassement après six mois d'une sorte de captivité. Nous pouvions, à la vérité, nous promener sur la grève; mais un peu plus loin, le terrain étoit impraticable à cause de la neige ou de la boue.

» Un des naturels nous reçut dans

sa cabane, le mieux qu'il lui fut possible.

» Le 11 mai, au matin, je reçus la visite de quelques Japonais, ayant un officier à leur tête ; ils étoient dans un bateau, plusieurs naturels servoient de rameurs. L'officier parut très-embarrassé de notre arrivée, et nous conjura de nous éloigner au plus vite, disant qu'on ne tarderoit pas d'envoyer de Matsmai, une flotte pour nous exterminer. Afin de donner plus d'énergie à ses menaces, il gonfloit les joues, en faisant entendre à plusieurs reprises, boum ! boum ! voulant sans doute faire comprendre que la flotte japonaise nous canonneroit sans miséricorde. Ses menaces et sa pantomime étoient si comiques, que nous ne pûmes nous empêcher d'en rire. Toute-

fois je ne négligeai rien pour l'apaiser ; je l'assurai qu'aussitôt que les brouillards seroient dissipés nous partirions. Cette promesse le calma en effet ; l'ambassadeur avoit appris assez de japonais pour se faire entendre de lui, et tout se passa le mieux du monde.

» Quoique cette possession soit la plus reculée de tout l'empire japonais, la sévérité de la discipline n'y perd rien de sa force. Bien loin d'accepter le moindre présent de l'ambassadeur, l'officier ne voulut pas même boire un verre de sakki.

» L'objet de cette garnison est de surveiller le foible commerce que font les Japonais avec les Aïnos ; ceux-ci ne fournissent pas d'autres articles que du pois on sec, et des peaux grossières de loup et de renard ; ils re-

çoivent en échange du riz, du tabac, des pipes et des ustensiles revêtus de laque. Le commerce n'ayant lieu qu'en été, l'officier passe l'hiver à Matsmai avec sa famille. Celui-ci avoit connu Laxmann dont il nous parloit avec estime, et il savoit prononcer quelques mots russes. Ce fut pour lui un moyen de s'assurer si nous venions en effet de Russie, parce qu'il en douta pendant quelque temps. Les réponses satisfaisantes que nous fîmes aux mots russes qu'il connoissoit, levèrent toute incertitude; d'abord il s'étoit imaginé que nous étions des Anglais ou des Suédois, parce que nous portions les cheveux ronds, et qu'il avoit vu des queues aux gens de Laxmann.

» Rien en effet ne devoit paroître plus surprenant dans un pays où les

modes sont invariables, où les cheveux sont arrangés aujourd'hui comme ils l'étoient peut-être il y a deux mille ans. Comment supposer qu'un pareil changement se fût fait dans un court espace de douze années ?

» En prenant congé de nous, l'officier réitéra ses prières pour que nous fissions nos dispositions de départ le plus tôt possible ; il nous représenta les dangers du mouillage, la furie des typhons qui agitent ces mers au printemps et en été ; enfin il fortifia ces motifs du terrible *boum-boum !* par lequel il nous annonçoit la fureur de la flotte de Matsmai. Comme je n'avois pas intention de rester là dans une pareille saison de l'année, je l'assurai qu'il pouvoit compter sur notre départ pour le lendemain, si le temps

le favorisoit, et nous nous quittâmes très-bons amis.

» Pendant toute la journée, nous reçûmes de fréquentes visites des Japonais et des Aïnos. Ceux-ci nous apportoient des harengs secs pour les échanger contre de vieux draps et des boutons. Ou nos marchandises avoient une valeur considérable à leurs yeux, ou leurs poissons n'en avoient pas du tout; car ils nous donnoient une cinquantaine et même une centaine de superbes harengs pour un vieux bouton de cuivre. Les Japonais offraient en échange des pipes, des plats vernissés, et des livres renfermant des peintures obscènes.

» Après avoir passé le détroit de La Pérouse, et rectifié de légères méprises échappées à ce célèbre et infor-

tuné navigateur, je me dirigeai vers la baie d'Aniwa dans l'île de Sackalin.

» Cette baie a déjà été visitée, ainsi qu'une autre à laquelle les Hollandais ont donné le nom de Patience. Le capitaine Vries, qui a donné une carte de ces parages, y a commis les plus graves erreurs.

» La côte occidentale de la baie d'Aniwa est très-montagneuse; on voyoit encore (au mois de mai) de la neige sur beaucoup de hauteurs. Une partie de ces enfoncemens est nommée par les Hollandais *baie du Saumon*, et l'autre *Lachsforellen*, ou baie de la *Truite saumonée.*

» Une jonque japonaise, que nous avions déjà aperçue le matin, vint au-devant de nous. Je me rendis à son bord avec l'ambassadeur, et l'on

nous y fit le plus gracieux accueil : on nous offrit du pain, du riz, du tabac et de la liqueur distillée appelée *sakki*. Les Japonais désiroient bien échanger avec nous quelques bagatelles pour du drap; mais ils craignoient leurs officiers qui étoient à terre, et n'auroient pas manqué de les punir sévèrement.

» Le maître de la jonque nous informa qu'il venoit d'Osacka avec un chargement de riz et de sel, et qu'il se proposoit de prendre en retour des fourrures et des poissons. Déjà le fond de la jonque étoit tout rempli de poissons desséchés qui n'étoient point enfermés dans des barrils, mais pressés les uns sur les autres, et recouverts d'une couche de sel.

» Les officiers que le gouvernement

japonais entretient dans ces parages et sur la pointe septentrionale de Iesso, ont pour mission spéciale de surveiller le commerce entre les Japonais et les Aïnos.

» L'établissement japonais s'étend des deux côtés de la rivière : il consiste en quelques maisons d'habitation, et huit ou neuf magasins tout nouvellement construits, et qui sont remplis de poissons, de sel et de riz.

» Les officiers paroissoient singulièrement alarmés de notre visite ; ils ne répondoient qu'en tremblant au petit nombre de questions que leur adressoit l'ambassadeur. Ils avoient rassemblé une vingtaine de leurs gens, et plus de cinquante Aïnos, comme s'ils eussent craint une surprise ; mais rassurés sur nos dispositions amicales,

ils renvoyèrent leur petite troupe. Il y avoit en rivière six gros bateaux plats de cent à cent cinquante tonneaux, qui sont continuellement occupés à ce commerce.

» Le lieutenant Ratmanoff a visité à Tamary-Aniwa un autre établissement qui paroît beaucoup plus considérable, et qui est probablement la principale colonie japonaise dans cette contrée. Les Aïnos y occupent plus de cent maisons, et la préparation du poisson emploie plus de trois cents personnes.

» Les maisons et les magasins des Japonais sont dans une belle vallée que baigne un ruisseau limpide. Les officiers sont d'un grade supérieur à ceux de Lachsforellen ; ceux-ci n'ont qu'une épée, tandis que les autres en

ont deux, suivant le privilége réservé aux seuls militaires du Japon. Ils traitèrent nos officiers de la manière la plus amicale, sans témoigner aucune crainte.

» Les cabanes des Aïnos dans la baie de Lachsforellen étoient construites en écorces d'arbre, et terminées en pointe comme des tentes. Il y en avoit deux couvertes de nattes japonaises; c'étoit l'habitation réservée aux femmes. Ces misérables huttes ne sont probablement qu'un abri temporaire; car elles ne sauroient servir en hiver sous un climat aussi rigoureux. Les naturels, pendant cette saison, s'enfoncent dans l'intérieur des terres, et ils ne reviennent en été sur le rivage qu'à cause de la pêche.

» La vallée derrière Lachsforellen

seroit facilement mise en culture ; les bois qui environnent la baie sont peuplés de pins excellens pour faire des charpentes, et pour la construction des vaisseaux. La grève est couverte d'huîtres et de crabes. Le gibier se multiplie sans obstacle, car nous n'avons pas vu un seul fusil entre les mains, soit des Aïnos, soit des Japonais.

» Quant au poisson, il est dans une telle abondance, que pour le prendre on ne se sert pas même de filets ; on le puise en quelque sorte avec des seaux à la basse-mer.

» La possession d'Aniwa (1) seroit du plus haut intérêt pour une puissance européenne, et l'on s'en empa-

(1) C'est toujours M. Krusenstern qui parle.

reroit sans danger. Les Japonais, presque dépourvus d'armes, ne sauroient faire aucune résistance; le gouvernement ne songeroit pas à reprendre cette colonie une fois tombée entre les mains des étrangers, de peur de compromettre, aux yeux de ses sujets, la réputation de sa puissance invincible. Mais quand même il auroit ce dessein, l'exécution en seroit impossible : dépourvu de vaisseaux armés, il ne pourroit reprendre un pouce de terre aux seuls Aïnos, s'ils étoient décidés à la résistance. Deux cutters de seize canons et de soixante hommes d'équipage suffiroient, par un vent tant soit peu favorable, pour mettre en déroute la marine japonaise tout entière, y eût-il dix mille hommes à bord de cette flotte.

» On dira qu'une telle usurpation seroit contraire à toute justice : mais les Japonais ont-ils plus de droits qu'aucune nation européenne à la possession de ce pays ? J'avoue toutefois que les Aïnos sont traités avec beaucoup d'humanité par les Japonais ; et qu'il est permis de douter s'ils gagneroient au changement.

» La terre de Iesso est très-élevée. La plupart des montagnes couvertes de neige pendant une grande partie de l'année ont un aspect volcanique ; elles sont nues, stériles et hérissées de roches irrégulières. Il est probable que dans l'intérieur du pays se trouvent de riantes et fertiles vallées, abritées contre la fureur des vents, et contre leur influence glaciale. Mais tout autour de Matsmai, capitale de

l'île, la contrée est si déserte, si sablonneuse, qu'on ne peut au premier abord concevoir d'où la population de cette petite capitale tire sa subsistance.

» C'est des provinces méridionales ou centrales du royaume, que l'on tire les provisions de riz. On l'y apporte souvent tout garni de sa pellicule ; et les paysans s'occupent à le monder, en froissant les grains dans un mortier, à l'aide d'un pilon de bois (*Voyez la planche en regard*).

» Le mortier consiste en un gros tronc de bois creux et rempli à moitié de riz. On place au centre de la cavité des anneaux d'un égal diamètre. A mesure que le batteur de riz frappe les grains, le riz épluché tombe dans l'espace vide au centre.

» Le poisson de toute espèce four-



fficier civil. *Batteur*
u par derrière. *de Riz.*

mille sur ces côtes. On y pêche même la baleine, et l'on en transporte les produits jusque dans la grande île de Nipon.

» La pêche de la baleine ne leur donne pas beaucoup de mal. Ils attendent que ces monstrueux cétacés vaincus par un espadon, ou par tout autre ennemi, viennent échouer sur le rivage, et les enrichir de leurs dépouilles. »

On trouve daus les *Annales des Voyages* de M. Malte-Brun, une description fort curieuse de la terre de Iesso. Elle a été traduite par feu M. Titsing, des relations de deux voyageurs japonais, lesquels ont visité ce pays, le premier en 1652, et le second en 1720 (1).

---

(1) Ces relations portent le titre de *Iéso-ki*, c'est-à-dire, *Description de*

Du côté du sud, dans la principauté de Matsmai, les aborigènes ne sont séparés des Japonais par aucune limite. Du côté de l'est et de l'ouest, les Japonais et les naturels vivent confondus dans plusieurs villages. Quant aux autres indigènes, ils n'aiment point à vivre avec les Japonais.

Ce pays n'a point de roi; chaque village a un chef qu'on choisit parmi les hommes qui en paroissent les plus dignes par leur force naturelle ou leur courage. Mais tous les hameaux sont tenus plus ou moins dans la dépendance du gouverneur de Matsmai, à

Iesso. La première est l'ouvrage d'un interprète appelé *Kannemon*; l'autre a pour auteur *Araï-Trikoego-No-Cami*, précepteur de l'empereur *Tsoeno-Iosi*.

qui ils payent des tributs en gibier et en poissons.

Les naturels donnent aux Japonais le nom de *Samos*, et se réservent celui d'*Aïnos* ou d'*Aïnous*. Ce dernier mot signifie *homme* dans la langue de tous les insulaires qui dépendent de l'Archipel des Kouriles ; c'est en même-temps le nom qu'ils donnent à leur nation. Ils se qualifient conséquemment d'*hommes* par excellence.

Leur manière de saluer consiste à se frotter la paume des mains, puis à élever lentement à plusieurs reprises la main droite vers le ciel ; ils se touchent ensuite la barbe, depuis le menton jusqu'à la poitrine ; enfin ils s'agenouillent exactement à la manière japonaise. Quoiqu'ils aient un langage à eux, ils entendent quelques mots

de l'idiome du Japon : quand on leur demande s'ils sont Japonais, ils se récrient avec force, et disent fièrement qu'ils ne sont point *Samos*, mais *Aïnos*.

Ils burent sans hésiter et sans contraction dans le visage, l'eau-de-vie que leur offrirent les Russes : ils en léchoient jusqu'à la dernière goutte dans le creux de la main, et frottoient ensuite leur longue barbe d'un air solennel. Quand on leur donnoit quelques bagatelles, comme des couteaux, des clous, des petits miroirs, etc. ils retournoient à leurs bateaux, et invitoient par signes les Russes à les suivre à terre. (*Voyez, dans la planche en regard, les portraits de divers Aïnos.*)

Lorsque les Aïnos viennent à Matsmai boire du sakki avec les Japonais, ils remplissent de cette liqueur



Portraits de divers Aînos.

les grandes jattes qui leur servent à manger le riz : ils passent légèrement sur le bord un des bâtonnets qui leur servent de fourchettes, croisent les mains sur la poitrine, font une prière, trempent ensuite un des bâtonnets dans la jatte, et laissent tomber à terre une goutte de la liqueur. Après cette libation, ils relèvent leurs moustaches à l'aide d'un bâtonnet, et vident intrépidement la jatte : ils en boivent ordinairement trois, et s'enivrent complétement.

« Nous vîmes à Iesso, dit M. Langsdorff, plusieurs Japonais, et entre autres un marchand de cette nation, dont la franchise amicale nous étonna beaucoup, après ce que nous avions éprouvé à Nangasaki. Cet homme nous offrit de nous vendre des curiosités, et

surtout des livres obscènes qu'il est défendu aux Japonais, sous peine de mort, de vendre aux étrangers.

» Il y avoit, continue le même voyageur, un grand nombre de chiens, beaucoup plus petits que ceux du Kamtschatka, mais qui paroissent de la même espèce. On les emploie en hiver comme bêtes de trait pour les traîneaux.

» Les habitations sont peu séparées les unes des autres ; je comptai dans une d'elles quinze ou vingt hommes adultes ; la plupart des femmes avoient pris la fuite ; mais la curiosité en avoit fait rester quelques-unes qui me regardoient par-dessus les épaules de leurs maris. »

Les Aïnos vont à la chasse avec des flèches empoisonnées : pour rendre

leurs traits mortels, ils en trempent la pointe dans la sève épaissie d'une plante qui est probablement une espèce d'aconit, très-abondante sur leur territoire (1). Telle est la subtilité de ce venin, qu'au bout de quelques minutes, l'animal blessé se gonfle, le sang lui sort par la bouche, le nez et les oreilles. On a recours à ce procédé pour tuer les ours, les loups, les renards, les loutres marines, etc.

Le seul moyen de guérir de pareilles blessures, est de couper la chair tout autour, et de remplir le vide avec un mélange d'ail pilé et de céruse.

(1) On voit dans les Iéso-Ki que ce poison seroit composé d'araignées et de blanc de céruse en proportion égale; mais M. Malte-Brun fait observer que la recette paroît fabuleuse.

Quoique les Japonais visitent les parties septentrionales de Iesso, et toutes les portions de territoire peuplées par les Aïnos, ils ne permettent pas plus à ceux-ci qu'aux autres nations l'accès de leur empire; les Aïnos sont même presque privés de communication avec la ville de Matsmai, fondée par les Japonais dans leur propre pays.

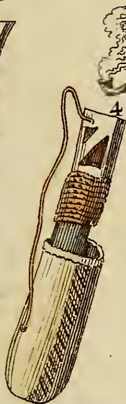
Les Aïnos sont d'une stature moyenne : leur taille est généralement de cinq pieds deux ou quatre pouces; ils ont le teint brun, presque noir; la barbe touffue, les cheveux noirs (1), laineux et flottant sur les épaules. Sans leur barbe, ils ressembleroient aux Kamtschadales; mais leurs traits sont

(1) L'interprète Kannemon dit que les cheveux sont rougeâtres.











1. *Portrait d'un Aîno ou habitant d'Jesso.*
2. *Portrait d'une femme Aîno.*
3. *Autre portrait d'un Aîno.*
4 et 5. *Couteaux.*

plus réguliers. Les femmes sont d'une laideur affreuse : leur teint est également foncé ; leurs cheveux, d'un noir de jais, pendent le long du visage ; elles ont les lèvres peintes en bleu (1), les mains tatouées, et sont, dans leurs habits, d'une saleté révoltante. Nous avons vu, à la vérité, quelques jeunes filles dont les yeux brilloient encore d'un vif éclat, et qui n'offroient pas un aspect aussi repoussant : elles se recommandent du moins par leur

(1) M. Langsdorff ajoute qu'il ne peut affirmer si cette couleur bleuâtre des lèvres est naturelle, ou si elle est l'effet, soit d'une peinture, soit d'une sorte de tatouage. Le Japonais Aray-Tzigoeko-No dit que les lèvres sont peintes avec le jus vert d'une plante qu'on nomme pour cette raison, dans le pays, *plante de bouche*.

modestie, et, sous ce rapport, elles forment un contraste frappant avec les femmes d'Otaïti et des autres îles la mer du Sud. Leurs dispositions naturelles, secondées peut-être par la jalousie des maris et la surveillance des parens, les rendoient tellement sauvages, qu'elles n'osèrent pas quitter un moment leurs cabanes pendant tout le temps que nous restâmes à terre. Le docteur Tilésius les alarma beaucoup en dessinant quelques-unes d'entre elles. (*Voyez leurs portraits, dans la planche en regard. Les figures* 4 *et* 5 *sont des couteaux à gaînes.*)

Ce qui caractérise les Aïnos, c'est la bonté du cœur et la franchise de leur expression. L'avarice, ou plutôt la rapacité, ce vice commun à tous les



Trois habitans de l'île d'Jeſso de la nation appelée Aïno.

habitans sauvages de la mer du Sud, est pour eux un sentiment étranger : ils apportoient aux Russes des poissons, et les laissoient sans rien demander en retour. Lorsqu'on leur avoit fait des présens, ils n'osoient point les emporter, à moins qu'on ne les en pressât par des signes réitérés.

L'habillement de ces insulaires consiste principalement en peaux de chiens domestiques ou de veaux marins. M. Krusenstern en a vu quelques-uns dans un costume très-différent, qui leur donne de la ressemblance avec les *parkis*, ou sorciers des Kamtschadales : c'est une espèce de chemise blanche portée par-dessus les autres habits. Ces longues robes se ferment de droite à gauche, comme c'est

l'usage au Japon quand on est en deuil ; autrement on ferme ses habits de gauche à droite, suivant la manière usitée en Europe.

Dans la baie d'Aniwa, formée par la terre de Sackalin, en face d'Iesso, tous les naturels étoient vêtus de fourrures ; leurs bottes étoient de peau de veau marin : cet accoutrement étoit invariable parmi les femmes ; au contraire, dans la baie de Romanoff, à Iesso, les Russes n'ont vu que deux habillemens de fourrures, l'un en peau d'ours, l'autre en peau de chien. (*Voyez la planche en regard.*) Le reste des Aïnos portoit une étoffe grossière de couleur jaune, faite avec de l'écorce d'arbre à laquelle on adaptoit quelquefois une bordure de drap bleu : sous ce vêtement étoit une





Portraits d'Aînos.

robe fine de coton, qu'ils achètent sans doute des Japonais; au lieu de bottes de peau de veau marin, ils avoient des sandales de paille, à la manière japonaise ; quelques - uns avoient des guêtres d'écorce.

Cette différence remarquable entre les habillemens des Aïnos à Iesso et à Sackalin, semble prouver plus d'aisance dans cette dernière île. Les hommes y paroissent plus gais ; mais on ne sauroit décider si cette prospérité tient à leur plus grande richesse en poissons et en fourrures, ou à leur moindre dépendance des Japonais.

La plus grande partie des Aïnos de Iesso, vont la tête nue ; d'autres ont un chapeau de paille pointu. Quoique ce ne soit pas la coutume générale du pays de se raser la tête, cependant

plusieurs des naturels ont la tête à demi-rasée, sans doute à l'imitation des Japonais. Les femmes, même les plus jeunes, ne portent pas d'ornement dans leur coiffure, mais elles se teignent toutes les lèvres en bleu, et rien n'est plus choquant pour un Européen, accoutumé à apprécier le charme des lèvres vermeilles.

Les habillemens des femmes n'ont ni broderies ni fleurs. Leur ceinture est très-large. Elles portent sur le sein une petite plaque d'argent, suspendue à une ficelle, et sur laquelle est gravée quelque figure de fleurs. Enfin, elles ont des colliers de différentes sortes de grains ou de pierres, et se suspendent aux oreilles de petites chaînes, au lieu d'anneaux.

Les femmes du peuple remplacent

la plaque d'argent par une lame de cuivre trempée dans de la cire blanche, de trois à six pouces de diamètre, et qu'on nomme si-togi.

Les hommes se parent avec des boucles d'oreilles communément en or, en argent, ou en cuivre. (*Voyez la planche en regard.*) M. Krusenstern en a acheté une paire en argent d'un jeune homme; de grosses perles fausses s'y trouvoient suspendues. Le possesseur de ce bijou y attachoit le plus haut prix, et ne vouloit pas s'en défaire; deux fois il rompit le marché déjà conclu, en demandant une valeur plus considérable. Un vieil habit, deux draps de coton, et une plaque de métal blanc, tels furent les trésors qui le décidèrent enfin à consommer l'échange. Les boutons et le vieux draps,

sont les objets qu'ambitionnent le plus ces insulaires.

Les Aïnos estiment beaucoup des grains bleuâtres qu'ils nomment misoeno-zoe, c'est-à-dire des nids de vers. Ils croyoient en effet que cette production étoit l'ouvrage de vers marins, c'est-à-dire une espèce de corail bleu. Mais on a découvert que c'étoit tout simplement du verre. On n'osoit pas autrefois en faire présent au souverain de Iédo, parce que l'empereur Tsoné-Iosi avoit une aversion naturelle pour toute espèce d'insectes.

Les cabanes dans la baie d'Aniwa, sont temporaires, et on ne les habite que l'été. Il paroît que celles de la baie de Romansoff servent constamment de refuge dans toutes les saisons. Les deux cabanes que visitèrent les



1

1 *Chef supérieur de l'établissement tartar*
sur la côte sept.le de l'île Sakhalin.
2 *Enfant de la même île.*

Russes, n'offroient qu'une seule chambre très vaste, avec une petite cloison à l'une des extrémités. Rien de moins solide que leur construction, et si l'on s'y trouve à l'abri du froid pendant l'hiver, c'est que probablement elles sont alors couvertes d'une couche épaisse de neige.

Au milieu de la chambre, est un vaste foyer, autour duquel s'assemble la famille entière, composée de huit ou dix personnes. Les meubles sont un grand lit couvert d'une natte japonaise, des boîtes de diverses formes, ou des tonneaux. Tous les ustensiles sont manufacturés au Japon, et revêtus de laque. (*Voy. la pl. en regard.*)

M. Tilésius a dessiné le portrait du chef supérieur de l'établissement tartare, sur la côte septentrionale de

Sackalin. Il a représenté aussi un enfant de la même tribu.

Ces Tartares ne sont point aussi barbus que les Aïnos ; ils ont seulement des moustaches et un bouquet de poils sous le menton. C'est seulement lorsqu'ils avancent en âge qu'ils laissent croître leur barbe grise et touffue. (*Voyez les deux personnages sur la gauche de la planche en regard.*)

L'immense provision de poissons qu'ils font sécher dans un magasin à part, offre un aspect dégoûtant, mais toute leur subsistance est fondée sur cet aliment. La terre ne présente aucune trace de culture, pas même de légumes. Ils n'ont point de volaille, ni d'animaux domestiques autres que des chiens. Ils élèvent ces derniers en



Tartares de l'île Sakhalin.

grand nombre, et, selon toute apparence, ils s'en servent en hiver de même que les Aïnos, pour conduire leurs traîneaux.

A notre extrême étonnement, dit M. Krusenstern, nous remarquâmes que l'eau de neige est le breuvage ordinaire parmi les habitans au nord de Iesso, quoique celle de la rivière soit excellente.

Sans doute la crainte du froid pendant l'hiver, et l'éloignement où ils se trouvent alors de la rivière, les accoutument à l'eau de neige, et ils boivent celle-ci de préférence quand ils peuvent s'en procurer.

C'est une coutume générale dans toutes les maisons d'élever un petit ours auquel on assigne son logement dans un des angles de la chambre, et

qui en est sans contredit l'hôte le plus incommode. Un des officiers russes voulut acheter un de ces oursons; mais il offrit vainement son manteau en échange; quoique les Aïnos fissent un grand cas du drap que ne sauroient leur procurer les Japonais.

L'interprète Kannemon assure que lorsqu'un Aïnos apporte au logis un ourson qu'il a pris dans les bois, sa femme l'allaite de ses mamelles, jusqu'à ce qu'il soit en état de se nourrir de poisson et de volaille. On le tue en hiver pour avoir son foie que l'on regarde comme un sûr préservatif contre les vers, la colique et même le poison. Si l'animal étoit tué en été, le foie n'auroit pas la même vertu.

On étrangle les ours en comprimant

leur col entre deux gros bâtons que cinquante ou soixante personnes tant hommes que femmes, serrent de toutes leurs forces. Dès que l'animal est écorché, ceux qui l'ont nourri se mettent à pleurer, mais ils se consolent bien vite, et distribuent de petits gâteaux à ceux qui les ont aidés.

Ce seroit une grande présomption de ma part, continue M. Krusenstern, de prétendre donner des détails sur la forme de gouvernement et sur la religion des Aïnos. Notre séjour parmi eux a été de trop courte durée pour acquérir sur ce point des renseignemens étendus. Toutefois leur médiocre population permet de croire qu'ils n'ont pas d'autre constitution qu'une sorte de gouvernement patriarcal.

Dans une de nos visites à la baie

de Romanzoff nous observâmes dans une famille de dix personnes la plus heureuse harmonie, ou plutôt une égalité parfaite. Nous pûmes à peine distinguer le chef de famille; les membres les plus âgés ne s'arrogeoient aucune suprématie sur les plus jeunes. En conséquence je leur partageai les présens de la manière la plus exacte, sans qu'aucun de ces hommes réclamât le privilége de son rang. Ils appelèrent au contraire mon attention sur une petite fille de huit ans que j'avois d'abord oubliée. L'unanimité de sentimens, le silence qui régnoit parmi eux leur font infiniment d'honneur. On n'entendoit point de conversations à haute voix, de rires immodérés, encore moins de disputes.

A notre départ ils s'empressoient

de lancer leurs canots et de diriger nos chaloupes à travers les écueils.

Non seulement ils ne nous importunoient point par leurs demandes, mais ils n'acceptoient qu'avec hésitation ce qu'on leur offroit. Toutes ces qualités si rares qu'ils ne doivent certainement pas à une éducation polie, et qui sont l'effet de leurs dispositions naturelles, me font considérer les Aïnos comme le peuple le meilleur de tous ceux que nous avons visités.

On a déja dit que les Aïnos étoient peu nombreux, particulièrement à Iesso. Au nord de cette île, les Russes ne comptèrent que huit maisons; ce qui, à raison de dix personnes pour chacune, fait un total de quatre-vingts habitans pour ce district. Il est probable qu'ils n'ont point d'habitations dans

l'intérieur des terres, puisque le poisson est leur unique ressource.

Dans la baie du Saumon et dans celle de Tamary-Aniwa, il y avoit trois cents naturels; mais on étoit alors dans la saison de la pêche, et la population pouvoit s'accroître de quelques hommes des baies voisines.

Les plus anciennes relations de ces îles en présentent les habitans comme entièrement velus. Les Chinois qui durent les premiers aborder à Iesso, présentent cette terre comme une vaste contrée peuplée d'hommes sauvages, tout couverts de poils, et dont la barbe est si énormément longue, qu'ils sont obligés de relever leurs moustaches pour boire. Les Hollandais de l'expédition du capitaine Vries, en 1643, et Spanberg, chef de l'expédition russe,

en 1739, confirment cette description.

Quoique ce concours de témoignages soit fait pour imposer, les voyageurs russes n'hésitent pas à le démentir.

Le jésuite Jérôme de Angelis, le premier Européen qui visita Iesso, en 1626, parle bien des barbes touffues des insulaires, mais ne dit rien de leurs corps velus. Il a résidé assez long-temps parmi eux pour les connoître beaucoup mieux que n'ont pu faire les Russes, les Hollandais ou les Chinois, dans une courte relâche ; il n'auroit pas manqué de citer une particularité aussi frappante. Nous avons, dit M. Langsdorff, examiné quelques hommes au nord de Iesso, et nous n'avons rien vu qui justifie cette étrange histoire. A Aniwa, nombre d'entr'eux découvrirent devant nous leur poitrine,

leurs bras et leurs jambes, et nous acquîmes la certitude que la plupart des Aïnos ne sont pas plus velus que ne le sont souvent les Européens.

Il est vrai que le lieutenant Golowatscheff, vit dans la baie de Mordwinoff, un enfant de huit ans, tout couvert de poils; mais il examina sur le champ ses parens, et d'autres personnes adultes, et les trouva semblables aux hommes de l'Europe.

Le récit des autres navigateurs anciens et modernes, est donc au moins exagéré. Il est possible que les Hollandais, à la vue de leur énorme barbe et de leurs cheveux crêpus, à quoi il faut ajouter l'extrême malpropreté de leurs personnes, aient conçu de bonne foi une très-fausse idée.

Le même lieutenant Golowatscheff,

envoyé sur la côte, pour chercher un mouillage, remarqua le long de la baie Mordwinoff, plusieurs cabanes, qui, la plupart, étoient vides. Il rencontra six ou sept Aïnos avec leurs femmes et leurs enfans; aucun d'eux ne témoignoit la moindre frayeur. On l'invita à entrer dans une des cabanes; le maître de la maison se jeta à ses pieds, et prononça d'un ton de dignité un discours qui dura environ dix minutes, après quoi cet homme étendit une natte, et pria le lieutenant de s'y asseoir.

Ces Aïnos étoient vêtus d'un surtout de peau de veau marin, et d'une robe de coton très-fine et très-propre. Ils étoient beaucoup mieux habillés que ceux du nord de Iesso et d'Aniwa. Leur physionomie annonçoit plus d'in-

dépendance et de bonheur. Les femmes n'étoient pas aussi laides, leur teint étoit plus clair : elles devoient sans doute ces avantages à la propreté qui règne dans leurs cabanes, et à des travaux moins pénibles. Sous tous les autres rapports, la figure, la physionomie, et le langage de ces gens-là étoient les mêmes que ceux des habitans de la baie de Romansoff.

Outre la pêche des poissons, ils font une guerre continuelle aux veaux marins, aux lions de mer et aux autres phoques, dont on voyoit les débris étalés devant leurs maisons. L'huile de baleine et les fourrures, sont les principaux articles de leur commerce avec les Japonais, qu'ils vont sans doute visiter dans la baie d'Aniwa ; la distance n'est que de sept à douze lieues.

Leurs meubles et leurs ustensiles sont tous des manufactures du Japon. Les vases même où ils conservent l'eau potable, sont de laque. Cette baie que M. Krusenstern a nommée Mordwinoff, en l'honneur de l'amiral russe de ce nom, gît par 46 deg. 48 min. latitude nord, et par 216 deg. 46 min. de longitude occidentale.

Les Japonais n'ont sans doute pas permis que l'usage des armes à feu se répandît chez les Aïnos et chez les Kouriliens qui leur sont soumis. Cependant cette peuplade ne laisse pas d'avoir des armures offensives et défensives.

Les cuirasses sont faites de trois peaux de cheval-marin. Les casques sont en bois. Ils ont pour armes un arc, des flèches, un sabre et un car-

quois, qu'ils portent sur la tête, et non sur le dos, afin de s'en débarrasser plus aisément, en cas de malheur.

Les arcs ont trente-sept pouces de longueur; les cordes sont faites d'herbes tressées. Les flèches ont des pointes d'os de cerfs, et quelquefoi s de simple bambou; mais elles sont barbelées pour qu'elles ne puissent sortir de la blessure.

Les javelines sont armées d'un fer très-pesant, et la hampe en est de cinquante-cinq pouces environ.

Les Kouriliens, tributaires des Russes, pourroient avoir des armes à feu; cela ne leur est pas défendu, mais leurs moyens pécuniaires s'y opposent. Il y a en effet dans leurs îles une multitude d'oies et de canards sauvages,

qui pullulent, parce que les flèches seroient insuffisantes pour leur faire la guerre. On les laisse vivre à cause de l'extrême rareté de la poudre et du plomb, et du défaut absolu de fusils. Les chasseurs les mieux pourvus possèdent de simples canons de fer, dans lesquels ils mettent un peu de poudre et une chevrotine. Ils braquent cette espèce d'artillerie sur une troupe de canards en repos, et tirent à balle, en allumant l'amorce avec une simple mèche. On pense bien que cette méthode n'est ni expéditive, ni très-sûre. Une seule livre de poudre fournit plus de cent charges.

Comme on ne tient point à Iesso de registres de naissance, nul habitant ne sait son âge. Dès qu'un enfant est né, on le plonge dans la mer. Quand

il a atteint l'âge de cinq ou six ans, on l'approche de temps en temps du feu pour lui fortifier les reins et le ventre. A dix ans, tout Aïnos est déjà un plongeur déterminé, et il sait sauter à six ou sept pieds de hauteur, par-dessus une corde tendue.

La polygamie est autorisée. Chaque homme a depuis quatre jusqu'à huit femmes; un Aïnos se marie volontiers avec sa parente et même avec sa sœur, afin qu'elles ne passent point dans une autre famille. Chaque femme ayant sa maison à elle, tout Aïnos a soin de placer une femme à chaque endroit où l'appellent ses affaires.

L'adultère est puni sévèrement; on arrache les cheveux à la femme et à son complice; mais si celui-ci a pu se procurer les boucles d'oreilles de

la femme, il les remet au mari, pour preuve qu'il n'y a pas eu séduction de sa part, et la femme seule supporte le châtiment.

On dépose les morts dans de grands cercueils, et l'on enferme avec eux les vases dont le défunt se servoit pour manger et pour boire. Les morts de distinction sont enterrés avec assez d'éclat. On plante sur la tombe un poteau de cinq à six pieds de hauteur, auquel on attache le sabre du défunt.

Par un singulier préjugé, on refuse la sépulture à ceux qui sont morts de la petite vérole ou de la rougeole, et on les abandonne en plein air.

On ne porte point le deuil, on a une autre manière de témoigner sa douleur au moment même de l'enterrement. Les proches parens du défunt

se battent, ou ont l'air de se battre à coups de sabre, en se reprochant mutuellement d'avoir causé la mort du défunt, ou d'avoir manqué pour lui de bons procédés durant sa vie. La querelle ne cesse qu'au moment où l'un des champions a reçu une légère blessure.

Les conventions ne se forment point par écrit, mais par la remise de quelque gage (1), et rien n'est plus solennel parmi eux qu'un pareil contrat.

Comme il n'y a point d'espèces monnoyées, les délits sont punis, non par une amende pécuniaire, mais par la confiscation de quelque objet précieux.

---

(1) C'est comme chez nous le *denier à Dieu.*

Le meuble qu'ils estiment le plus, est un morceau de fer échancré, de quinze pouces de longueur, orné de fleurs en or et de petits grelots. On l'appelle kowasacki. Les Aïnos l'enterrent soigneusement, et ne s'en servent que pour faire leurs prières.

Le zoesoe est une danse singulière. On appelle ainsi une sorte de ceinture de cuir que l'on enveloppe d'un mouchoir, pour en rendre les coups moins douloureux. Le premier danseur a sur la tête une pièce de toile, qu'il étend avec les deux bras. Il avance en sautant et jetant de grands cris.

Le second le poursuit avec sa ceinture, et lorsqu'il l'a atteint, il a droit de l'en frapper à outrance. Nos écoliers ont un jeu de tampons à peu près semblable.

Lorsque deux Aïnos se battent, celui qui s'avoue vaincu est obligé de remettre à l'autre sa ceinture, et de s'en laisser frapper à discrétion. Si le vaincu a une femme, elle accourt, pousse les hauts cris, et lui jette de temps en temps de l'eau au visage, pour empêcher qu'il ne tombe en foiblesse.

Les autres danses de ce pays sont des espèces de farandoles. On court en se tenant par la main, et en faisant toutes sortes de contorsions.

Les femmes chantent, en battant la mesure avec la main. Si l'une d'elles répète la chanson qu'une autre a déjà chantée, elle est mise à l'amende.

L'île de Tschoka ou de Karafuto, moitié moindre que Iesso, est peu-

plée d'Aïnos, et dans la dépendance de l'empire du Japon.

Les Russes y trouvèrent deux officiers japonais vêtus de soie, et portant deux sabres au côté.

Après une sorte de long interrogatoire qui fut consigné par écrit, les Japonais invitèrent les officiers russes à venir visiter leur village. C'étoit un hameau contenant six grandes maisons et d'autres plus petites, disposées autour d'une enceinte découverte. Cet ensemble se rapprochoit beaucoup d'une ferme européenne. Plusieurs des corps de bâtimens servoient de magasin. La maison où furent reçus les étrangers étoit en bois, d'un seul étage, et construite à la mode japonaise. On entroit d'abord dans une grande salle entourée de

petits magasins ; on passoit ensuite dans un second appartement, élevé d'une marche, et qui paroissoit servir de cuisine. Un foyer se trouvoit au milieu, on invita les Russes à s'asseoir tout autour sur des nattes de paille fine ; ils s'en excusèrent à cause de la saleté de leurs bottes ; on enleva en conséquence les nattes supérieures, et ils prirent place sur des nattes moins fines, mais aussi propres. Peu accoutumés à s'asseoir ainsi, à la manière des Orientaux, les Russes se trouvoient gênés. Leurs hôtes s'en aperçurent ; ils prirent de petits barils sur lesquels on mit une planche, et ce fut un siége aussi commode que les Russes pouvoient le désirer.

On leur présenta à chacun une petite planche carrée sur laquelle

étoient un petit vase de laque avec du riz cuit, et un autre plat contenant du poisson. Deux bâtonnets de bois tenoient lieu de fourchettes.

C'est ainsi, dit M. Langsdorff, qu'après avoir passé six mois au Japon, nous dînâmes pour la première fois avec une famille japonaise, dans l'île de Tschoka. Nous avions apporté nos fusils de chasse avec nous; les Japonais demandèrent la permission de les examiner : ils furent singulièrement surpris de la batterie et de l'effet de la détente, objets tout nouveaux pour eux, car ils n'employent encore que des mousquets à mèche. Les Aïnos demandèrent avec une frayeur évidente si les fusils étoient chargés; la poudre à canon leur faisoit une telle peur, qu'ils n'osèrent pas en brûler quelques

grains tombés du bassinet. Je suis presque convaincu qu'ils n'ont pas d'autres armes défensives que les arcs et les flèches.

M. Langsdorff compta dans cet établissement vingt-deux Japonais qui observèrent avec une curiosité extrême tous les mouvemens des Russes. La grande salle étoit remplie de naturels qui se mettoient à genoux dans l'attitude la plus soumise devant leurs maîtres.

Telle est l'oppression dans laquelle une poignée de Japonais mal armés sait tenir la population nombreuse des Aïnos. Après qu'on leur avoit permis de satisfaire leur curiosité pendant un quart d'heure, on les renvoyoit rudement à l'ouvrage. Ils sont employés à dépecer, à nettoyer et à saler le pois-

son que l'on fait sécher en le retournant de temps en temps.

A quelque distance du village, et sur une colline, est un temple japonais : on offrit aux Russes de le visiter, sous la condition qu'ils ôteroient leurs bottes ; mais ils n'usèrent pas de la permission, à cause de l'heure avancée.

VOYAGE AU JAPON,

ET CAPTIVITÉ

DE M. GOLOWNIN.

LA relation qu'on va lire a une liaison intime avec l'ambassade des Russes au Japon : elle contribuera puissamment, avec les extraits que nous en avons déjà présentés, à jeter un nouveau jour sur les usages singuliers de cet empire.

Au mois de mai 1805, MM. Chwos-

toff et Dawydoff, officiers de la marine russe, se trouvoient au port de Saint-Pierre et de Saint-Paul, au Kamtschatka, d'où ils se disposoient à faire voile, sur le navire *la Maria*, pour la côte nord-ouest d'Amérique.

A cette époque arriva la frégate *la Nadeschda*, ayant à son bord M. de Résanoff, dont l'ambassade au Japon avoit été si infructueuse.

MM. Chwostoff et Dawydoff virent ce diplomate; ils prétendent avoir suivi aveuglément ses instructions. Bientôt après, Krusenstern repartit pour l'Europe avec ses deux bâtimens; M. de Résanoff demeura au Kamtschatka, afin de mettre en ordre les affaires de la compagnie américaine, et il se rendit sur la côte nord-ouest, avec MM. Chwostoff et Dawydoff.

Ils visitèrent les îles de Saint-Paul, d'Ounalascka, de Kadjak, et relâchèrent enfin à l'île de Sitka, dans le port dit *le Nouvel Archangel.*

M. de Résanoff, irrité contre les Japonais, qu'il accusoit d'avoir offensé le gouvernement russe en sa personne, crut devoir leur apprendre à respecter le pavillon de son souverain, et leur faire sentir qu'en cas de guerre avec la Russie, ils avoient tout à craindre de cette puissance; qu'au contraire son amitié pourroit leur être profitable. Il n'y avoit, suivant lui, que ce moyen pour les engager à faire avec les Russes un traité de commerce et de bonne intelligence. Il se fondoit particulièrement sur ce qu'il avoit remarqué, lors de son séjour à Nangasaki, beaucoup de

dissensions entre la puissance séculière et la puissance ecclésiastique. Le coubo et toute la masse du peuple étoient d'avis de recevoir l'ambassade et d'ouvrir des négociations avec elle, tandis que le daïri et les prêtres s'y étoient opposés avec acharnement, et l'avoient enfin emporté.

M. de Résanoff croyoit donc que le plus léger appui de la part des laïques feroit pencher la balance.

Voici quel fut son plan. Non loin du Japon est l'île fertile de Sackalin, dont les habitans sont d'une race différente, tributaires des Japonais, et traités par eux, presque à l'égal des esclaves.

M. de Résanoff vouloit faire une expédition contre cette île, en chasser les garnisons japonaises, et en détruire

les établissemens. Les plus âgés d'entre les insulaires de Sackalin recevroient des médailles d'argent pour attester qu'ils se trouvoient vassaux de la Russie. On enlèveroit ceux des Japonais qu'on pourroit saisir, et surtout des prêtres qu'on emmèneroit à Ockotzk avec toutes les idoles, tous les ustensiles qu'on trouveroit dans les temples, afin que les Japonais, conduits sur cette partie de l'empire de Russie, pussent y célébrer leurs rites. D'après le même plan, on auroit, au bout de quelques années, renvoyé tous ces prisonniers dans leur patrie, afin qu'ils rendissent compte du bon accueil qu'ils auroient obtenu, et qu'ils donnassent plus de confiance dans la Russie.

Convaincu de la possibilité d'exé-

cuter de tels projets, et même de leur nécessité indispensable. M. de Résanoff fit construire deux bâtimens, et en confia le commandant à ses amis.

Ils suivirent scrupuleusement ses instructions, visitèrent les Kouriles japonaises, firent en plusieurs endroits des actes ridicules de prise de possession; et commirent même des hostilités, lorsqu'on leur refusa des vivres.

Les déprédations de ces particuliers furent dans la suite désavouées par le gouverneur du Kamtschatka. Ce désaveu eut pour cause les aventures singulières de M. Golownin, dont il nous reste à présenter le récit d'après la relation de ce voyageur lui-même.

Au mois d'avril 1811, M. Golownin, capitaine de frégate russe, fut chargé de vérifier la position des îles kouriles,

et de relever la côte de Tartarie, à 53 degrés 38 minutes d'Ochotzk. On lui confia le commandement de *la Diane*, sloop de guerre de la marine impériale russe qui se trouvoit alors au Kamtschatka.

Dès le 17 juin, M. Golownin se trouvoit très-près de l'île d'Itourup, qui fait partie des Kouriles japonaises, sans pouvoir encore reconnoître cette terre, à cause de l'incertitude des cartes, et de l'obscurité qui règne dans la relation du capitaine Broughton. Croyant que la portion de terrain qu'il apercevoit étoit une île particulière, dépendante des possessions Russes, il envoya plusieurs personnes intelligentes dans un bateau. Quel fut son étonnement, lorsqu'il descendit lui-même à terre, de trouver ses compa-

triotes en conversation avec des Japonais !

Il ne fut pas moins surpris d'apprendre que quelques insulaires de Raschaua (île qui appartient à la Russie) ayant été poussés dans ces parages par une violente tempête, y étoient retenus prisonniers par les Japonais. On les envoya cependant auprès des Russes comme interprètes.

L'officier japonais avoit sa tente près du rivage ; dix-huit ou vingt hommes armés de mousquets et de sabres, lui servoient d'escorte. Chacun d'eux tenoit de la main gauche son arme posée à terre, et portoit deux mèches allumées dans la main droite.

Le capitaine Russe salua le Japo-

nais à la manière européenne ; celui-ci répondit à cette politesse, en portant la main droite au front, et en faisant une profonde inclination de tout le corps.

On s'entretint à l'aide de deux interprètes ; un des soldats entendoit fort bien le langage kourilien, et traduisoit ce que l'on disoit en russe à l'un des insulaires. Questionné sur l'objet de son voyage, M. Golownin répondit qu'il avoit cherché un havre pour abriter son vaisseau, et pour faire de l'eau et du bois dont il avoit le plus grand besoin ; qu'une fois ses provisions faites, il s'éloigneroit aussitôt de la côte. Vous n'avez rien à craindre, ajouta-t-il, notre sloop est de la marine impériale, ce n'est point un navire marchand, et nous ne

voulons commettre aucune espèce de fraude.

Après avoir écouté et s'être fait répéter chacune de ces paroles, l'officier répondit : « Nous ne pouvons voir sans inquiétude un bâtiment russe dans ces parages ; il y a quelques années deux barques de votre nation firent deux descentes successives sur ce rivage, et y commirent des ravages affreux en brûlant tout ce qu'on ne put emporter. Ni les vivres, ni les maisons, ni les temples eux-mêmes ne furent respectés. Le riz dont se nourrissent nos insulaires, nous vient du Japon à chaque printemps ; et comme l'on étoit alors en automne, il a fallu attendre pendant tout l'hiver des provisions nouvelles. Pendant ce temps les Japonais eurent beaucoup à

souffrir de la faim et de la soif, et un grand nombre en furent victimes. »

Il étoit difficile de rien répliquer de satisfaisant contre un tel grief, surtout avec d'aussi mauvais interprètes que les Kouriliens. M. Golownin s'avisa cependant d'une comparaison ingénieuse : combien croyez-vous, demanda-t-il au Japonais, que votre monarque enverroit de bateaux s'il vouloit faire la guerre à un autre peuple? — Je n'en sais rien, répondi le commandant. — Sans doute cinq, huit ou dix barques ? poursuivit M. Golownin. — Le Japonais se mit à rire : mon maître, dit-il, enverroit beaucoup et de grands vaisseaux. — Hé bien, répartit M. Golownin, comment pouvez-vous imaginer qu'un souverain aussi puissant que l'empe-

reur de Russie, envoie deux foibles barques pour guerroyer contre le Japon? Sachez donc que ces bateaux étoient évidemment des barques de commerce dont les hommes ne sont point attachés au service impérial, et qui font pour leur compte le trafic des pelleteries. Si l'on eût porté plainte à quelqu'un de nos chefs contre ces pirates, ils auroient été punis comme ils le méritoient.

Ce discours rassura le commandant : il déclara néanmoins que le lieu n'étoit pas convenable pour couper du bois ou se procurer de l'eau douce, et qu'il falloit aller à Urbitsh, chef-lieu de cette espèce de colonie. Il remit aux Russes une lettre pour le commandant en chef, avec invitation

de leur procurer tous les vivres dont ils auroient besoin.

M. Golownin remercia le Japonais ; il lui fit présent de quelques denrées européennes, et reçut en retour du poisson frais, du *saranna* (1), de l'ail sauvage, et une bouteille de sakki. M. Golownin fit boire à ses hôtes de l'eau-de-vie de France, après en avoir goûté le premier, suivant la méthode des Japonais, pour faire voir que ce breuvage n'étoit pas dangereux. Les Japonais en burent tous avec plaisir, mais très-peu, et ils ne purent s'empêcher de faire des grimaces. Ils prenoient la tasse l'un

(1) C'est en quelque sorte le fruit à pain du Kamtschatka, l'ognon d'une espèce de lis (*Lilium bulbiferum*) très-bon à manger.

après l'autre, s'humectoient les lèvres, et témoignoient leur reconnoissance par un petit mouvement de la tête, et en portant la main gauche au front.

L'habitation de ces gens-là consistoit en une très-grande baraque revêtue de paille et de gazon; des cloisons la séparoient en plusieurs pièces, dont chacune avoit son issue particulière du côté du midi. La lumière pénétroit seulement par les portes, car il n'y avoit point de fenêtres. Le plancher étoit couvert de nattes très-propres, où les Russes ne firent point difficulté de s'asseoir les jambes croisées.

Pendant cette conversation amicale on vit arriver un toïon, ou vieillard chef des Kouriliens-Japonais qui habitent cette partie de l'île. Environ cinquante personnes des deux sexes

l'entouroient. La présence des Japonais leur imposoit au point qu'ils osoient à peine bouger. Ils s'assirent tous ensemble dans un coin, tremblans devant leurs maîtres à qui ils n'osoient parler qu'à genoux, les bras collés sur les flancs, la tête avancée, et le corps profondément incliné. Les Kouriliens-Russes prisonniers en ce lieu témoignoient la même soumission à M. Golownin et à ses gens, tant ces hommes sont façonnés à la servitude.

La lettre pour le gouverneur d'Urbitsch fut apportée à bord par deux Kouriliens, leurs femmes, et une petite fille de quatre ans. Cette dépêche étoit écrite sur un papier blanc épais, enfermé dans une enveloppe de six pouces et demi de longueur, et d'un peu plus de deux pouces de largeur.

L'enveloppe étoit scellée d'un timbre noir, et la suscription étoit tracée sur les deux côtés.

Les Kouriliens prisonniers à qui les Japonais rendirent en ce moment la liberté, confirmèrent à M. Golownin les soupçons qu'on avoit formés contre lui ; ces soupçons n'étoient rendus que trop probables par la conduite imprudente de MM. Chwostoff et Dawydoff.

M. Golownin apprit la valeur des divers objets de pelleterie que les Japonais achètent des Kouriliens.

Une peau de castor dans ses dimensions ordinaires se vend dix grands sacs de riz.

Une peau de veau marin coûte dix petits sacs de riz.

On donne pour dix queues d'aigle,

vingt petits sacs de riz, ou une robe de soie.

Pour trois queues d'aigle, une robe de coton fourrée et ouatée.

Pour dix ailes d'aigle, un paquet de tabac en feuilles, dont les Kouriliens sont grands amateurs. Ordinairement ils le mâchent; quelques-uns le prennent en poudre, ou le fument avec des pipes japonaises.

Les Japonais attachent beaucoup de prix aux plumes tirées de l'aile ou de la queue des aigles; ils s'en servent pour garnir leurs flèches. Ils achètent aussi très-cher des Kouriliens quelques marchandises d'Europe, telles que des étoffes, particulièrement celles d'un rouge clair ou foncé; des objets de verrerie, des colliers d'ambre ou de perles fausses, des quincailleries, etc.

Ils se servent des étoffes d'un rouge

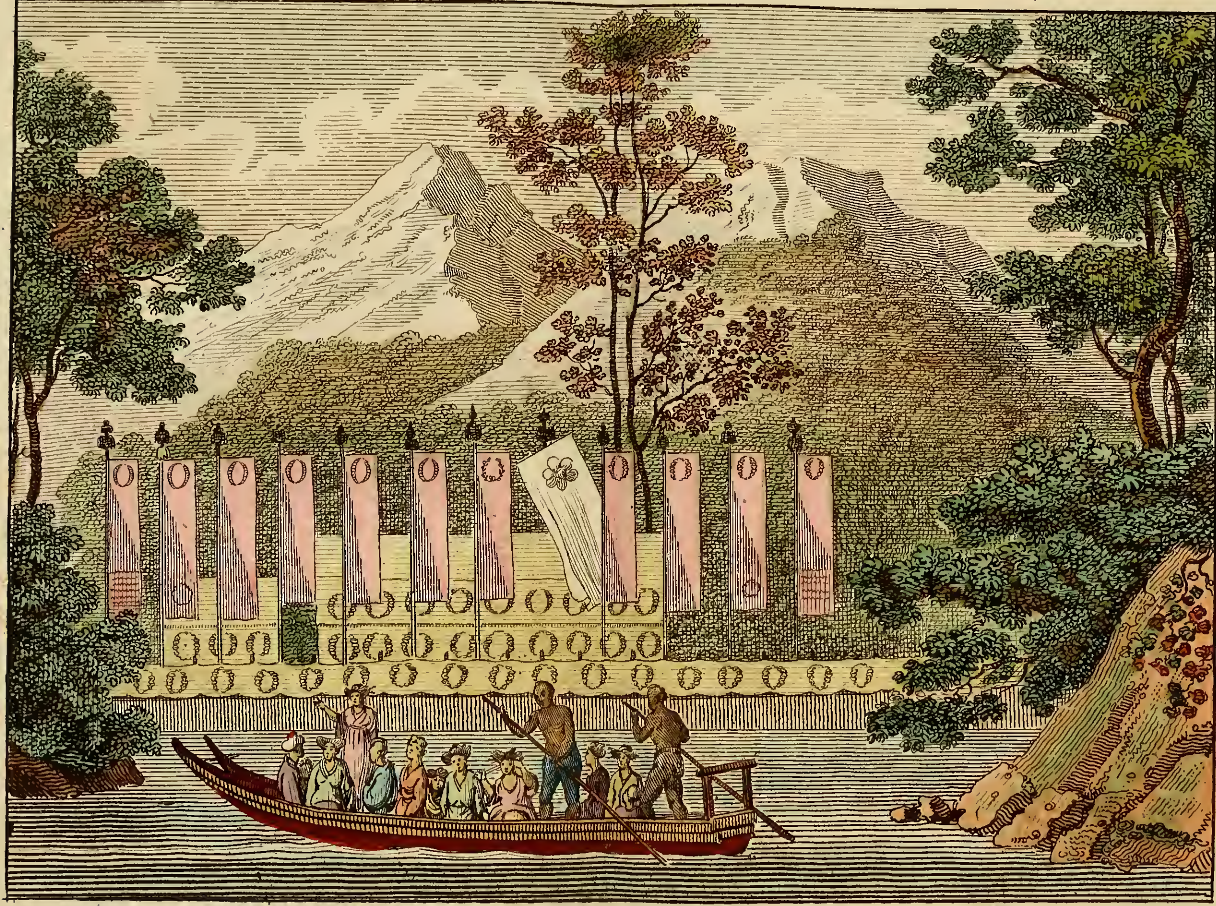
clair pour honorer les étrangers de distinction; ils ont coutume d'en étendre une pièce carrée sur la natte où leur hôte doit s'asseoir. Les autres étoffes sont employées à leur habillement. Ils ajoutent à nos bottes européennes, sur toutes les coutures, des rangées de perles ou de corail faux.

Quoique pourvu d'une lettre de recommandation pour le commandant d'Urbitsch, M. Golownin résolut de se diriger sur l'île Kunaschir, la vingt-unième des Kouriles. Son projet étoit d'examiner la position du port, et de vérifier avec exactitude le détroit qui sépare cette île de Matsmai, dans la terre de Iesso.

Le 4 juillet, il arriva dans ce détroit. Pour ne pas effrayer les Japonais, au lieu d'entrer immédiatement dans le port, il jeta l'ancre dans le canal.

Pendant toute la nuit, il aperçut sur les hauteurs des feux qu'on avoit allumés sans doute pour signaler son arrivée. Le lendemain matin, comme il s'approchoit, le fort tira sur lui deux fois à boulet, mais hors de portée. Il continua cependant de s'avancer; le fort ne tira plus; on laissa même passer son canot, qui étoit fort près des batteries. Les fortifications étoient rondes, et masquées par des tentures d'une étoffe rayée de blanc et de noir, ou d'un brun foncé, en sorte qu'on ne pouvoit reconnoître ni les remparts ni les palissades. On voyoit, de distance en distance, de fausses embrasures peintes sur des planches, mais si grossièrement que, même de loin, on n'auroit pu les prendre pour de véritables batteries.

Le Kourilien Alexei, homme intel-



Vue d'un Fort Japonais.

ligent qui servoit de guide et de principal interprète à M. Golownin, lui dit que c'étoit la coutume de voiler ainsi les fortifications toutes les fois qu'on découvroit un vaisseau étranger, ou qu'il arrivoit un personnage important dans le port. (*Voyez la planche en regard.*)

Les Japonais laissèrent le canot s'approcher jusqu'à cinquante brasses de distance, mais ce fut pour faire jouer toute leur artillerie. Les Russes firent aussitôt force de rames, et s'éloignèrent au plus vite. La première décharge auroit pu leur être fatale, car ils entendirent les boulets ronfler à leurs oreilles ; mais ensuite le feu se ralentit ; les coups étoient d'ailleurs fort mal dirigés. La mauvaise qualité de la poudre japonaise se reconnoît à l'épaisseur extraordi-

naire de la fumée. On tiroit encore lorsque les Russes étoient hors de toute portée. M. Golownin montoit le canot avec six hommes. Dès les premiers coups, son second, le lieutenant Ricord, envoya une barque armée à son secours; mais ce soin fut inutile; pas un seul boulet n'atteignit l'embarcation.

M. Golownin exprime dans sa relation l'indignation que lui causèrent ces procédés! « Je pensai, dit-il, que des barbares pouvoient seuls tenir une pareille conduite, laisser approcher un frèle esquif monté de sept hommes, et faire feu subitement de toutes les batteries, de manière qu'un seul coup pût engloutir le canot. Je me crus bord autorisé à user de représailles; d'a j'avois déjà donné l'ordre de braquer un canon sur la forteresse; mais je

réfléchis que la vengeance seroit aussi intempestive qu'illégale, tant qu'elle ne seroit pas autorisée par mon gouvernement. Je résolus enfin de faire entendre aux Japonais, par des signes expressifs, quelles étoient mes intentions. En conséquence, le jour suivant, je fis lancer à la mer en face de la ville, un tonneau divisé en deux parties. Dans l'un des compartimens se trouvoient un verre d'eau douce, quelques morceaux de bois, et une poignée de riz, pour faire entendre que nous avions besoin de ces objets. Je déposai dans l'autre quelques piastres, un morceau d'étoffe d'un rouge clair, des verroteries et de fausses perles, afin d'indiquer que nous étions prêts à payer, soit en argent, soit en articles de commerce. Un de nos officiers, M. Moor, y ajouta un dessin fort ingé-

nieux qu'il esquissa en quelques minutes. Ce dessin représentoit le port, la forteresse, et notre sloop. Le bâtiment avoit des canons qui ne tiroient pas, tandis que le fort lançoit sur lui des boulets. Nous voulions par-là leur faire un reproche de leur trahison.

» A peine le tonneau fut-il abandonné à la mer, que les Japonais vinrent le recueillir, et l'emportèrent dans le fort.

» Le lendemain nous nous rapprochâmes à la portée du canon, afin de recevoir une réponse, en nous tenant prêts au combat à tout événement. Les Japonais ne parurent pas prendre garde à nous; les fortifications continuèrent d'être tapissées comme les jours précédens. En réfléchissant à cette aventure, je me crus fondé à

exiger des Japonais une réponse quelconque. Notre première rencontre avec eux étoit purement accidentelle. Le chef que nous avions vu dans l'île d'Iturup nous avoit donné de son propre mouvement une lettre pour son supérieur, en lui recommandant de nous fournir de l'eau, du bois, et des vivres; sur la foi de cette promesse nous étions venus dans ces parages, et nous avions perdu quinze jours qu'il nous auroit été plus utile d'employer pour remettre à la voile vers Ochotzk. Nos ressources commençoient à s'épuiser, nous désirions ne nous en procurer d'autres qu'en payant comptant, et les Japonais nous avoient reçus en ennemis; ils ne daignoient pas même faire de réponse à un message amical. Dans cette situation critique,

je demandai l'avis par écrit de tous les officiers. Ils convinrent unanimement qu'une nécessité imminente pouvoit seule nous engager à des hostilités.

» Je fis une dernière tentative. J'envoyai à terre le bateau armé que commandoit le lieutenant Ricord, avec ordre de se diriger vers un hameau de pêcheurs situé près du rivage, d'y prendre du bois, de l'eau et du riz, et de payer le tout en piastres espagnoles ou en marchandises. Pendant ce temps, je fis tenir le sloop à la voile près du rivage, afin de seconder mes gens, en cas de résistance. Le lieutenant Ricord trouva le hameau désert; il ne put se procurer que de l'eau de pluie toute vaseuse; mais il prit du bois, du riz, du poisson sec, et laissa en paiement quelques marchandises

d'Europe, qui, suivant le témoignage d'Alexei, avoient une grande valeur dans ces contrées.

» Le 8, on jeta un tonneau à la mer, du côté de la ville. Je m'empressai de faire prendre cette réponse à notre message. Nous y trouvâmes un petit coffre enveloppé de plusieurs morceaux de linge. Il contenoit trois papiers, dont l'un, étant une lettre en caractères japonais, se trouvoit absolument indéchiffrable pour nous. Les deux autres papiers étoient deux dessins représentant le port, les fortifications, le soleil levant, le sloop, notre canot, et jusqu'au tonneau de correspondance. La différence entre les deux images consistoit en ce que, dans l'une les batteries de la côte faisoient feu, tandis que dans l'autre l'embou-

chure du canon étoit retournée en arrière.

» Nous considérâmes long-temps ces hiéroglyphes; chacun les expliqua à sa manière : qu'on n'en soit pas étonné, cela n'est pas rare, même entre des savans. Nous nous accordâmes sur un seul point, c'est que les Japonais donnoient à entendre qu'ils ne vouloient plus avoir affaire à nous. Voici le sens que j'y donnai : on sembloit nous dire que, la première fois, on avoit souffert que le canot s'avançât paisiblement avec le tonneau de correspondance, mais que, si nous nous avisions de revenir, on tireroit sur nous. En conséquence, nous levâmes l'ancre, et nous nous dirigeâmes à l'ouest du port, vers une aiguade : nos gens y travaillèrent sans empêchement toute la journée.

» Le 9 juillet au matin, on nous envoya du fort un Kourilien qui s'approcha lentement. Cet homme tenoit d'une main une croix de bois, et de l'autre faisoit le signe révéré du christianisme; il avoit passé quelques années à Raschaua, l'une des Kouriles russes, où il étoit connu sous le nom de Kusma. C'étoit là sans doute qu'il avoit appris que les Russes adoroient la croix, et il faisoit entendre par ses signes qu'il venoit comme parlementaire. Le lieutenant Rudakoff alla au-devant de lui, l'embrassa, et lui fit des présens, mais le pauvre homme trembloit comme s'il avoit la fièvre. Je m'approchai également de lui, et regrettai beaucoup qu'Alexei ne fût pas là pour nous servir d'interprète. Kusma ne voulut pas l'attendre; il ne con-

sentit pas non plus à venir à notre bord, et je ne jugeai pas à propos d'employer la force. A peine prononçoit-il dix mots russes; cependant je m'imaginai comprendre à sa pantomime que le gouverneur de la ville me proposoit une entrevue : nous viendrions chacun de notre côté sur un bateau, avec un nombre égal de gens, et nous nous expliquerions. Je témoignai avec joie mon consentement. Je renvoyai le Kourilien avec un collier de perles ; ce qui l'enhardit, car il me demanda du tabac ; n'en ayant pas sur moi, je promis de lui en envoyer.

» Sur ces entrefaites, les Japonais avoient lancé un autre tonneau, mais il resta si près des batteries, que je ne crus pas prudent de l'envoyer prendre. Nul ne paroissoit hors de la

forteresse, mais on agitoit des drapeaux blancs pour m'engager à aller à terre. J'en conclus que je n'avois pas bien compris le Kourilien; mais enfin je vis se détacher du rivage un bateau qui conduisoit un officier civil, un interprète kourilien et quatre soldats. Nous étions assez bien armés pour n'avoir rien à craindre.

» La conférence commença par une excuse des Japonais sur les hostilités qu'ils s'étoient permises. Le motif de leur défiance étoit que, quelques années auparavant, deux embarcations russes étoient venues sous les mêmes prétextes, et avoient commis des violences. Bien convaincus que nos intentions étoient différentes, ils étoient parfaitement rassurés, et

prêts à nous rendre tous les services qui étoient en leur pouvoir.

» Le 10, notre dernière futaille étoit remplie, et il n'étoit plus nécessaire de nous approcher du fort; d'ailleurs, le vent contraire ne l'auroit pas permis. Cependant, les Japonais envoyèrent un bateau d'où l'on nous fit des signes pour nous engager à une conférence. Je descendis dans le canot, et le bateau japonais s'éloigna, après avoir laissé un tonneau flottant. J'y retrouvai les piastres et les marchandises que j'avois déposées dans le premier tonneau, et celles qu'on avoit laissées dans le village de pêcheurs. J'y replaçai dix-huit piastres de plus, avec quelques mouchoirs de soie des Indes, et retournai à bord. Les Japo-

nais se mirent à agiter des drapeaux blancs, et à nous faire signe de venir. Je n'avois plus besoin de rien, ayant fait du bois, de l'eau, et recueilli des vivres pour deux mois. Cependant, je ne crus pas devoir refuser l'entrevue. Il étoit bon de détourner de la marine russe impériale tout soupçon de complicité avec les bateaux marchands dont les équipages s'étoient livrés aux violences les plus criminelles. Je débarquai donc sur la côte, à soixante ou quatre-vingts brasses de la porte du fort. Je fus reçu par un ojagoda, dont les fonctions correspondoient à celles de capitaine d'état-major. Il étoit accompagné de deux autres officiers, de deux soldats, et de dix Aïnos ou Kouriliens. Tous les Japonais, même les simples soldats, avoient des robes de

soie très-riches ; ils étoient cuirassés de la tête aux pieds, et portoient à la ceinture le sabre et le poignard. Les Kouriliens étoient sans armes. Quant à moi, j'avois au côté un sabre dans le fourreau, et trois paires de pistolets cachées sous mes habits. L'ojagoda me reçut très-poliment, et me pria d'attendre son supérieur, qui ne pouvoit tarder à paroître. Je lui demandai s'il avoit fait reprendre les effets déposés dans le tonneau ; à quoi il répondit qu'on ne pouvoit rien accepter de nous que tous les arrangemens ne fussent finis. Je me rappelai la relation de Laxmann où il est dit que les Japonais ne voulurent recevoir de lui aucun présent avant que les négociations fussent terminées, et je demeurai sans inquiétude

» L'officier, que je pris pour le gouverneur, parut : il étoit armé de pied en cap ; un soldat tenoit sa longue lance, un autre son bonnet ou son casque, sur lequel on remarquoit la figure d'un croissant. Ce croissant ressembloit à la couronne que l'on porte en Russie dans les festins de noces.

« On ne sauroit imaginer rien de plus risible que la contenance de ce Japonais qui avoit les yeux fixés vers la terre, les mains collées sur les côtés, et qui marchoit les jambes écartées, comme si, à chaque pas, il eût voulu franchir un ruisseau. Je le saluai à l'européenne ; il me rendit cette civilité selon la manière japonaise. Notre conversation s'ouvrit par des excuses réciproques : je lui dis

que j'avois reçu de l'officier commandant à Iturup une lettre que j'enverrois chercher à bord s'il le désiroit.

» L'officier que j'instruisis en outre de ma mission et de mes desseins, m'interrompit : vous avez dit autre chose à Iturup, observa-t-il ; vous vous êtes donnés là pour des gens faisant le commerce ; ici vous vous dites des marins attachés au service impérial. Je répondis que cette erreur pouvoit provenir de la mauvaise traduction des Kouriliens qui, n'ayant point dans leur langue de mots pour exprimer *argent comptant* et paiement, rendoient tout naturellement ces termes par ceux d'échange et de trafic.

» Toutes mes réponses furent soigneusement consignées par écrit. Le

gouverneur m'offrit enfin du thé, du tabac à fumer, du sakki et du *caviar* (œufs d'esturgeon préparés). Tous ces objets furent apportés sur des plats japonais par des hommes armés de sabres et de poignards. J'avois apporté, entr'autres présens, une bouteille d'eau-de-vie de France; ils furent refusés. Nous fûmes moins scrupuleux, nous fumâmes, nous prîmes du thé, et nous eûmes une conversation assez gaie. On nous demanda le nom de tous les objets en langue russe, et nous satisfîmes à l'empressement de nos hôtes.

» Je fus alors étonné d'apprendre que cet officier n'étoit pas le gouverneur de la place; il m'invita à entrer dans le fort, pour conférer avec le commandant en chef : j'y consentis,

mais à condition que quelques officiers japonais se rendroient à mon bord, afin de tranquilliser mon équipage. On éluda, en disant que, selon toute apparence, le gouverneurviendroit lui-même. Celui-ci s'excusa par un message, sous prétexte que c'étoit l'heure de son dîner. Ne pouvant attendre plus long-temps, je retournai sur le sloop.

» Le soir, nous mouillâmes sous le canon du fort : j'envoyai, par un aspirant, la lettre du commandant d'Iturup. Les Japonais, devenus extrêmement civils, nous firent passer plus d'une centaine de gros poissons, en me priant de descendre à terre le lendemain avec quelques uns de mes officiers, et en me conseillant de ne point mettre à la voile avant que le brouillard ne fût dissipé.

» Le 11, à huit heures du matin, je débarquai avec MM. Moor et Chlebnikoff, quatre matelots de première classe (1), et le kourilien Alexei. J'étois tellement persuadé des bonnes intentions des Japonais que je n'ordonnai à personne de prendre des armes. Les deux officiers et moi nous n'avions que nos épées, M. Chlebnikoff avoit de plus un petit pistolet de poche destiné plutôt à servir de signal au milieu de la brume, qu'à se défendre contre une attaque. En passant auprès du tonneau nous aperçûmes que tous nos présens y étoient encore. Cela ne m'étonna pas, d'après l'exemple de Laxmann.

---

(1) Démétrius Simanoff, Spiridion Makaroff, Michel Schkajeff, et Grégoire Wassiljeff.

» L'ojagoda et les deux officiers que j'avois vus la veille, nous reçurent pleins de confiance. Je fis tirer le canot à moitié à sec sur la grève, en y laissant un seul matelot. Les autres étoient chargés de porter des chaises et les présens. On me conduisit vers la forteresse; je fus un peu étonné de la quantité de monde que je trouvai à la porte. Les soldats au nombre de trois ou quatre cents, armés de mousquets, d'arcs et de lances, étoient assis en cercle sur une grande place à droite. On voyoit à droite une foule de Kouriliens, et une tente d'étoffe de coton à environ trente pas de la porte. Jamais je n'aurois pu m'imaginer qu'un fort de si peu d'apparence, contînt une garnison aussi nombreuse; je dois croire que depuis notre arrivée devant

le port, on avoit rassemblé ces troupes de tous les lieux circonvoisins.

On nous introduisit bientôt dans la tente. Le siége du gouverneur étoit en face de l'entrée : il avoit une robe de satin magnifique, un équipement de guerre complet, et deux sabres à la ceinture ; un long cordon de soie blanche, terminé par un gland de la même matière, flottoit sur les épaules ; il tenoit de la main droite un bâton de commandement, ou masse d'armes en acier. Derrière lui étoient assis à terre trois soldats portant sa lance, son fusil et son casque. L'ornement du casque n'étoit pas un croissant comme celui des autres officiers, mais l'image du soleil.

Le commandant en second étoit assis avec ses porteurs de lance et de

casque, à gauche du gouverneur, mais sur un siége un peu plus bas. Les officiers subalternes s'étoient accroupis des deux côtés de la tente. Tous avoient des cuirasses noires, et chacun deux sabres à la ceinture.

» A notre arrivée, les deux commandans se levèrent, et nous rendirent notre salut. Ils nous prièrent de nous asseoir sur une banquette disposée tout exprès, mais nous l'abandonnâmes aux matelots, préférant nous tenir sur des chaises. Après les civilités préliminaires nous prîmes du thé sans sucre dans des tasses de bois vernissé, sans soucoupe, et qu'on ne remplissoit qu'à moitié selon l'usage du pays. Ensuite on apporta des pipes, et la conversation commença. Les questions qu'on nous fit étoient très-

minutieuses. Les Japonais étoient fort curieux de savoir des nouvelles de l'ambassadeur Résanoff dont ils prononçoient le nom comme *Résanoto*. Nous leur apprîmes qu'il étoit mort dans le cours de son voyage à Saint-Pétersbourg, et que l'empereur Alexandre Ier avoit été peu satisfait du résultat de son ambassade. Le commandant en second écrivit toutes nos réponses sous la dictée des interprètes. L'interrogatoire, tout ridicule qu'il paroissoit, avoit un but; aussi nous exagérâmes nos forces, en portant à cent deux hommes le nombre de notre équipage. La science arithmétique de l'interprète Alexei n'alloit pas jusqu'à concevoir et exprimer une quantité pareille; je fus obligé de tracer sur le papier cent deux marques, en

laissant aux Japonais le soin de les compter.

» Pendant cet entretien, M. Moor m'annonça qu'il apercevoit hors de la tente plusieurs soldats japonais le sabre nu à la main. Je lui répondis en riant qu'il se trompoit, que les Japonais avoient toujours le sabre au côté ; qu'on avoit pu en tirer un du fourreau par hasard, et que je ne voyois aucun indice d'hostilité. Je tranquillisai par là M. Moor ; mais j'eus bientôt moi-même d'autres motifs de défiance. Le commandant en second s'éloigna quelques instans pour donner des ordres, revint, et parla bas à l'oreille de son chef, qui tout à coup se leva comme pour sortir. Nous nous levâmes aussi, et, avant de prendre congé, nous demandâmes

encore une fois le prix des vivres qu'on nous avoit fournis. A ces mots, le chef s'assit de nouveau, me pria d'en faire autant, et ordonna qu'on servît le dîner, quoiqu'il fût encore de bonne heure. Nous acceptâmes l'invitation, et attendîmes avec anxiété le dénoûment de la scène; car il étoit trop tard pour sortir de ce guêpier. Cependant, les manières amicales des Japonais, et leurs protestations réitérées que nous n'avions rien à craindre, nous rendirent encore une fois une entière sécurité. On nous servit du riz bouilli, des poissons apprêtés avec une sauce verte, et d'autres mets savoureux dont les ingrédiens nous étoient inconnus. Le sakki formoit notre unique breuvage.

» Le commandant en chef voulut

encore sortir, et allégua un prétexte qu'on n'exprime pas d'ordinaire dans la bonne compagnie. Je lui déclarai alors que je ne pouvois pas attendre plus long-temps, et que j'avois à bord des affaires indispensables. Il se rassit du plus grand sang-froid du monde, et déclara qu'il ne pouvoit traiter avec nous sans les ordres du gouverneur de Matsmai, qu'il avoit envoyé consulter, et que, jusqu'à l'arrivée de la réponse à son rapport, un d'entre nous devoit rester comme otage dans le fort. Le masque étoit enfin levé. Je demandai combien de temps il falloit attendre cette réponse; on me répondit : Quinze jours. Je regardois déjà comme humiliant de laisser un officier pour otage; je réfléchis en outre qu'avec des gens comme les Japonais,

on ne verroit jamais arriver la fin d'une pareille affaire, que le gouverneur de Matsmai ne feroit rien sans les ordres de la cour, et qu'il nous faudroit peut-être attendre la décision pendant tout l'hiver. Je répondis que je ne pouvois prendre un parti à cet égard, sans avoir tenu à mon bord un conseil avec tous mes officiers, et nous nous mîmes en devoir de partir. Le gouverneur qui jusques-là nous avoit parlé d'une voix douce et mielleuse, changea tout à coup de ton ; dans un discours débité avec chaleur et énergie, il prononça plusieurs fois le nom de *Résanoto* (Résanoff) et celui du chef de la compagnie Russe, en portant à diverses reprises la main à son sabre. Le pauvre Alexei tout éperdu traduisit

en peu de mots le résultat de cette longue harangue. « Le gouverneur déclare que si un seul d'entre vous sort de la forteresse, il sera lui-même coupé en deux. »

Le compliment étoit court et énergique ! Nous nous élançâmes du côté de l'entrée afin de nous sauver à tout prix de ce repaire. Les Japonais jetèrent un grand cri, ils n'osèrent pas tomber sur nous les armes à la main, et se contentèrent de nous jeter des rames et des morceaux de bois pour nous faire tomber. Quand nous fûmes hors de la tente, ils tirèrent plusieurs fois sur nous, mais apparemment en l'air, car M. Chlebnikoff est le seul qui entendit siffler des balles. M. Moor, le matelot Makaroff et Alexei furent bientôt arrêtés. Je me

fis jour, moi quatrième jusqu'au rivage; mais quel fut mon effroi de reconnoître que depuis notre débarquement la marée avoit laissé le bateau à sec à vingt-cinq pieds de l'eau! Les Japonais, bien persuadés que nous ne pourrions le remettre à flot, et qu'il ne s'y trouvoit pas d'armes cachées, devinrent plus hardis. Ils nous cernèrent de toutes parts, tenant les uns de longs sabres, les autres des lances ou des fusils. Réduit à cette extrémité, je me rendis prisonnier. Les Japonais me prirent par dessous les bras, et me conduisirent dans leur forteresse, où mes infortunés compagnons de voyage étoient déjà renfermés. Chemin faisant, un des soldats me frappa plusieurs fois sur les épaules avec une petite masse de fer; mais un des offi-

ciers le réprimanda, et les mauvais traitemens cessèrent.

Après nous avoir ramenés dans la tente où aucun des deux commandans ne se trouvoit plus, on nous lia les mains derrière le dos, et l'on nous conduisit à un grand bâtiment semblable à une caserne. Là, on nous fit mettre à genoux, et l'on nous garrotta de la manière la plus cruelle, avec des cordes de la grosseur du doigt. Aucune partie du corps n'étoit libre, une corde nous serroit la poitrine, le cou, les coudes et les mains; l'extrémité en étoit tenue par un Japonais qui, au moindre effort pour nous dégager, la tiroit, et nous causoit une vive douleur. Nous étions également attachés par les genoux et au-dessous du gras de la jambe. Quand nous

fûmes réduits à cet état d'immobilité absolue, nos gardiens nous fouillèrent, enlevèrent tout ce que nous avions sur nous, et se mirent à fumer, avec une tranquillité admirable.

Pendant qu'on nous martyrisoit ainsi, le commandant en chef parut deux fois, et fit des signes en portant la main sur la bouche ; il vouloit dire sans doute qu'on nous donneroit à manger, et qu'on n'avoit aucune intention de nous ôter la vie. Nous restâmes plus d'une heure dans cette horrible situation, sans savoir ce qu'on alloit faire de nous, et bien convaincus qu'on se proposoit de nous étrangler. Jamais la mort ne m'inspira moins d'alarmes, et je la souhaitai ardemment comme un terme à mes maux. Je me flattois même de l'espoir que, par un raffine-

ment de cruauté, on nous immoleroit à la vue du sloop et de nos compatriotes restés à bord ; que la nouvelle qu'ils en porteroient en Russie exciteroit l'indignation générale, et que notre généreux monarque ne tarderoit pas à nous venger : ainsi notre mort pouvoit être utile à notre pays, et faire repentir les Japonais de leur lâche perfidie.

» Cependant on nous délia les jambes, on relâcha les cordes qui attachoient les genoux, et l'on nous conduisit à travers la campagne, et bientôt à travers une forêt. Telle étoit notre misérable situation, qu'un enfant de dix ans auroit suffi pour nous conduire tous les sept ; mais les Japonais ne sont pas hommes à se rassurer si aisément. Chacun de nous étoit dirigé par un homme qui tenoit le bout de la

corde, et escorté d'un soldat armé. (*Voyez dans la planche en regard l'équipement des soldats japonais.*)

» Arrivés sur une hauteur, nous aperçûmes notre sloop à la voile. Ce spectacle me brisa le cœur. M. Chlebnikoff s'écria en m'appelant par mon nom : Voyez pour la dernière fois notre chère *Diane !* A ces mots un frisson mortel circula dans tout mon corps; nous étions donc condamnés à ne plus rien voir qui nous rappelât la Russie et l'Europe; nous appartenions à un autre hémisphère, nous n'étions pas morts, mais tout étoit mort pour nous !

» A environ une demi-lieue du fort, nous entendîmes une canonnade. D'après le calibre des pièces, nous

distinguions parfaitement le feu du sloop, de celui du fort. Le nombre de la garnison, et l'étendue des remparts ne nous laissoient aucune espérance. Nous craignions au contraire que le sloop ne pût faire taire les batteries, qu'il n'échouât sur le rivage, et que tous nos gens ne tombassent entre les mains de l'ennemi. Dans ce cas, les tristes nouvelles de notre sort ne seroient point parvenues en Russie.

» Les Japonais de notre escorte, effrayés eux-mêmes par la canonnade, n'eurent aucun égard aux représentations que nous leur fîmes sur nos souffrances corporelles; ils nous veillèrent au contraire de plus près. Dans une situation aussi misérable, et à moitié étouffé par la corde qui me serroit le cou, j'étois résolu à me précipiter

dans la première rivière qu'on nous feroit traverser. Mais ce remède lui-même étoit impossible ; lorsque nous avions à passer les plus petits ruisseaux, les Japonais nous tenoient attentivement sous les bras. Je finis par tomber évanoui ; en revenant à moi, je m'aperçus que les Japonais m'avoient jeté de l'eau au visage ; je saignois de la bouche et du nez. Mes compagnons d'infortune, Moor et Chlebnikoff conjuroient, les larmes aux yeux, les Japonais de me desserrer un peu. Ils n'y consentirent qu'avec la plus grande peine. Leur condescendance me rendit des forces.

» Après avoir parcouru deux à trois lieues, nous atteignîmes un petit village sur le bras de mer qui sépare cette île, de Matsmai.

» On nous fit entrer dans une maison pour prendre des alimens et du repos ; on nous attacha dans la chambre le long des murailles, de manière à ce qu'il nous fût impossible de bouger. Toutes les cordes aboutissoient à un crampon de fer placé exprès dans le mur. Ce fut alors qu'on tira nos bottes, et qu'on nous garrotta derechef les jambes et les genoux. Des lions attachés de cette manière, auroient pu laisser leurs gardiens sans la moindre inquiétude ; il n'en fut pas ainsi des Japonais ; craignant sans cesse notre évasion, ils visitoient nos liens de quart d'heure en quart d'heure. Tel fut l'affreux état où nous passâmes la nuit.

» La conduite généreuse de MM. Moor et Chlebnikoff me toucha singulière-



Soldats Japonais.

ment. Bien loin d'accuser mon imprévoyance, ils réprimandèrent quelques matelots qui me reprochoient nos malheurs, et disoient que j'aurois pu éviter un piége aussi grossier. Hélas! ceux-ci n'avoient que trop raison, et je me faisois à moi-même les reproches les plus amers.

» Le chef de notre escorte apporta le lendemain matin une lettre qu'il venoit de recevoir, et qu'il communiqua à ses subordonnés. Ils parloient entr'eux à voix basse, et sans doute en termes énigmatiques, comme s'ils eussent craint que nous n'entendissions un seul mot japonais. Je priai Alexei de les épier; tout ce qu'il put entrevoir, c'est qu'il étoit question de notre sloop et des Russes; il ne comprit aucune autre parole.

» On se remit en marche dès le point du jour ; on me mit sur un brancard pour me transporter dans un bateau. Mes compagnons furent déposés dans un autre, et l'on se mit en devoir de traverser le détroit. Nous débarquâmes le 12 au matin près d'un petit village sur la côte de l'île de Iesso, près de Matsmai.

» Nos gardiens nous apportoient souvent du riz bouilli et du poisson grillé. Si quelqu'un de nous vouloit manger, on lui introduisoit les mets dans la bouche avec deux bâtonnets en guise de fourchette. Quant à moi, je ne pouvois prendre aucune nourriture. Les Japonais nous aidoient également à satisfaire tous les besoins naturels. D'abord ils ne concevoient rien à nos vêtemens européens ; ils ne

pouvoient venir à bout de défaire les boutons, et surtout de les remettre. Ce fut un jeune homme enfin qui eut assez d'intelligence pour deviner ce mécanisme, et qui nous rendit les services les plus essentiels. Jour et nuit, il étoit auprès de nous, tout prêt à remplir son ministère.

» Ces gardiens, si farouches d'ailleurs, poussoient si loin leur sollicitude, que des hommes se relevoient sans cesse auprès de nous pour écarter, avec des éventails, les mouches et les moustiques. Toutefois, ils étoient sourds aux gémissemens que nous arrachoient les douleurs, et ne vouloient pas absolument desserrer les cordes qui nous meurtrissoient. Il sembloit qu'on ne nous laissoit la vie que par grâce.

» Le 13, nous nous mîmes en marche en suivant la côte. Le 15, on commença à nous détacher les pieds, et à relâcher les autres cordes. Des Kouriliens furent chargés de me transporter sur un brancard de quatre pieds et demi de longueur sur deux et demi de large. On y avoit placé des nattes pour me garantir de la pluie. On faisoit souvent halte pour nous donner du riz bouilli, du poisson salé, tel que des harengs, et pour nous faire boire du thé sans sucre. Vers midi, on entroit dans quelque maison pour dîner. Il fallut passer un bras de mer ; on nous fit entrer dans deux bateaux garnis de tendelets qui nous empêchoient de voir autre chose que le ciel. Nous pensâmes que les Japonais ne vouloient pas permettre que nous examinassions

la position de la baie et de la ville ; ce fut pour nous une douce consolation ; apparemment on ne regardoit pas notre captivité comme éternelle, et l'on ne vouloit pas nous mettre en état de rapporter des renseignemens dangereux dans notre patrie. Par malheur, au moment où nous entrions dans la baie, notre enchantement se dissipa. Un soldat abaissa une des nattes, et nous invita à jouir du coup d'œil de la ville. Cet homme en voulant nous être utile, détruisit une bien chère illusion.

» Il étoit fort tard lorsque nous arrivâmes à Atkis. On nous fit entrer dans le château-fort, dont les murailles étoient tendues d'étoffes de coton ; il en est ainsi dans toutes les forteresses du Japon. Nous fûmes conduits dans une chambre assez propre, et attachés

par nos cordes à des crampons placés dans les murailles. Nous avions du moins des lits et des couvertures ; mais on lia nos jambes comme de coutume.

Le 17, nous nous reposâmes à Atkis. On nous délia les mains ; elles étoient tellement engourdies et froissées, qu'elles avoient de la peine à reprendre leur position naturelle ; et nous en souffrîmes beaucoup plus que si elles fussent restées garrottées.

Le 18, nous traversâmes la baie, et nous nous dirigeâmes du côté du sud. Le 19, nous conjurâmes notre escorte de ne plus nous lier les mains. On y consentit, mais à condition que nous serions soumis à une nouvelle visite, et que nous rendrions tous les objets en métal que nous pouvions avoir sur nous. Ils nous avoient déjà été enle-

vés, à l'exception de quelques clefs que j'avois gardées dans mon pantalon. Pour prouver ma bonne foi, je les remis volontairement dès que j'eus les mains libres. A cette vue, les Japonais furent saisis de frayeur, et l'on recommença sur moi une nouvelle inspection.

Quand ils nous eurent accordé cette espèce de soulagement ils redoublèrent de vigilance ; c'étoit une chose singulière de les voir tenir le tuyau de nos pipes pendant que nous fumions, de peur que nous n'en fissions dans notre désespoir un instrument de suicide. Voyant que cela les embarrassoit eux-mêmes, ils tinrent conseil, mais en décidant dans leur sagesse qu'ils adapteroient à l'extrémité qui se met dans la bouche, une boule de bois de la

grosseur d'un œuf de pigeon. Nous nous mîmes à rire, et leur fîmes entendre qu'il seroit plus facile de nous étouffer avec la boule, qu'avec le tuyau tout seul. Ils rirent aussi de la frivolité de l'expédient, mais ils ajoutèrent que leurs lois enjoignoient, sous les peines les plus sévères, d'employer toutes les précautions imaginables, pour que des prisonniers ne pussent attenter à leurs jours.

En approchant de Chakodade, nous vîmes arriver au-devant de nous un officier supérieur, au service du prince de Nambou. On portoit devant lui au bout d'une lance une queue de cheval, marque de son pouvoir. Nous trouvâmes dans cette ville un homme d'un certain âge qui ne se mêloit jamais dans la conversation que

nous avions avec nos gardiens ; mais il nous écoutoit avec une attention remarquable. Nous fûmes persuadés dès le premier abord que c'étoit un Japonais qui avoit vécu en Russie, qui entendoit notre langue, et qui avoit mission expresse de nous espionner. Nous en acquîmes par la suite la certitude ; le secrétaire du gouverneur de Matsmai nous fit la confidence qu'il y avoit à Matsmai quelques Japonais qui avoient été jetés par un naufrage sur les côtes du Kamtschatka, et qui avoient fait le voyage de Saint-Pétersbourg. Selon toute apparence, ces hommes étoient les mêmes, qui pendant le séjour de M. de Résanoff à Nangasaki, avoient fait naufrage près des côtes de Russie, et avoient été conduits au havre de Saint-Pierre et

Saint-Paul. Les directeurs de la compagnie du nord de l'Amérique vouloient les renvoyer dans leur patrie; mais le gouverneur du Kamtschatka, peut-être à la suggestion de M. de Résanoff qui haïssoit les Japonais, leur refusa absolument les moyens d'y retourner, et les retint dans un chétif village. Comme on vouloit les contraindre à embrasser le christianisme, ils s'enfuirent sur une petite barque.

Les villages kouriliens finissent environ vingt ou vingt-cinq lieues avant Chakodade; on commence à y trouver les villages japonais. La ligne de démarcation est formée par un petit ruisseau qui devient un large torrent pendant les pluies.

Les hameaux kouriliens sont la

plupart très-petits ; on n'y voit que des cabanes sans cuisines, sans verger, et dans lesquelles tout annonce la misère. Les seuls édifices élégans, sont les maisonnettes destinées à la réception des officiers japonais ; on trouve dans celles-ci des cuisines, et tout auprès un petit jardin où l'on cultive, outre des légumes d'Europe, des pommiers, des poiriers et des pêchers.

» Les villages japonais ont un aspect bien différent : les rues sont grandes et régulières ; les bâtimens, à la vérité, sont construits en bois, mais fort élégans. Chaque maison a sa cuisine et son verger particulier. Une propreté admirable règne de toutes parts : le peuple est extrêmement ac-

tif; le contentement et la joie brillent sur tous les visages.

» Le 8 août au matin, nos conducteurs se disposèrent à faire leur entrée solennelle dans la ville ils avoient mis leurs plus beaux habits, leurs cottes de maille et leurs casques. On nous servit un déjeuner meilleur qu'à l'ordinaire, notamment une poule accommodée avec une sauce verte, ce qui est un grand régal dans le pays. Tout cela ne nous pronostiquoit rien de bon. Nous avions fait plus d'une fois l'expérience que, lorsque nos gardiens nous préparoient quelque nouvelle cruauté, ils commençoient par nous excéder de politesses. Nos pressentimens ne furent que trop fondés. Un moment après

déjeuner, les soldats nous firent annoncer, par les interprètes, qu'à leur extrême regret ils ne pouvoient nous faire entrer dans la ville sans nous garrotter comme nous l'avions été en partant de Kunaschir. Gooiso, chef de l'escorte, et les officiers, s'y opposèrent. Il s'éleva à ce sujet une dispute qui dura un quart d'heure. Les soldats vouloient exécuter ponctuellement l'ordre du gouverneur de Kunaschir, qui étoit de nous conduire liés et garrottés à Chakodade. Gooiso obtint sur-le-champ un ordre du commandant de cette dernière ville, afin de nous laisser les mains libres.

» Une foule d'habitans de tout âge et de tout sexe étoit sortie de la ville par curiosité. Quelques hommes

étoient à cheval, et en habits de soie; on voyoit aux marques distinctives des harnois que c'étoient des personnages en place. Le cortége s'avança avec une imposante solennité entre deux haies de spectateurs dont la physionomie exprimoit plutôt la compassion que la haine ou le mépris.

» Nos gardes eurent peine à traverser les flots de la multitude : enfin, on nous conduisit, par une rue longue et étroite, puis par une rue de traverse, dans une plaine au bout de laquelle se trouvoit notre prison. A cet aspect, je frissonnai d'horreur. On ne pouvoit de loin en apercevoir que le toit, qui s'étendoit dans un espace considérable. Des palissades garnies de chevaux de frise en fer nous déroboient la vue des bâtimens. Tout au-

tour des palissades régnoit une muraille de terre un peu plus basse, qu'on avoit tapissée, pour la circonstance, avec des tentures d'étoffes rayées. Le concierge de la prison nous reçut, après avoir rédigé l'écrou avec les gens de notre escorte, et il nous fit entrer dans une cour. Là nous découvrîmes toute l'horreur du séjour qu'on nous réservoit. C'étoit un grand et obscur donjon, entouré d'une multitude de palissades de solives épaisses. Proportions gardées, cet édifice ne ressembloit pas mal à une volière.

» M. Moor, M. Schkajeff et moi, nous fûmes emprisonnés à part. M. Chlebnikoff fut enfermé avec les matelots, les Japonais n'ayant pas voulu absolument que ceux-ci res-

tassent sans officier pour les contenir, et les ramener, au besoin, par ses remontrances. Nos lecteurs sentiront aisément ce que nous coûta de larmes une séparation que nous devions regarder comme éternelle.

» On m'amena dans un corridor, où l'on eut soin d'ôter mes bottes, et de me délivrer de mes cordes ; ensuite on m'enferma dans une petite cellule, séparée du corridor par une forte grille de bois. MM. Moor et Schkajeff étoient dans des cellules voisines ; mais nous ne pouvions ni nous voir, ni nous entendre.

» Je tombai évanoui dans mon cachot. Lorsque j'eus repris connoissance, j'aperçus à la fenêtre un homme qui me faisoit signe d'approcher. Je suivis son conseil ; il me donna, à tra ers les bar-

reaux, deux petits gâteaux excellens, et me fit entendre qu'il falloit les manger bien vite, de peur qu'on ne les trouvât en ma possession, et qu'il ne fût compromis. Dans ce triste moment, j'étois loin d'avoir de l'appétit ; mais je mangeai les gâteaux pour ne point risquer de perdre ce brave homme. Il en fut enchanté, et me promit d'autres soulagemens pour l'avenir. Je lui témoignai de mon mieux toute ma reconnoissance. »

Ici M. Golownin, dont nous avons déjà un peu abrégé la relation, entre dans de grands détails sur sa longue captivité. Nous ne tiendrons compte que des faits intéressans ou propres à peindre les mœurs du pays.

Notre voyageur ne demeura pas long-temps enfermé seul dans son

cachot, on lui donna tour à tour un de ses matelots pour compagnon de captivité. Jusque-là M. Golownin avoit eu de la peine à supporter sa misère; quelle fut sa surprise d'apprendre que les autres étoient encore plus maltraités! On les avoit enfermés dans des espèces de cages de bois percées à jour de tous côtés au milieu d'une salle spacieuse. On n'entroit point dans leur cage par une porte, mais par un guichet si bas qu'il falloit ramper sur les quatre membres.

Le 10 août au matin, un interprète vint leur annoncer qu'ils alloient faire une visite au gouverneur de la ville. On les conduisit l'un après l'autre dans la cour, et on leur attacha aux jambes une corde dont le bout fut tenu par les Japonais; mais ils con-

servèrent l'usage de leurs mains. Un quart d'heure fut employé par le concierge, à régler l'ordre de la marche. Elle fut ouverte par deux vieillards armés de grands bâtons, surmontés d'une petite hache en forme de lancette ; derrière eux marchoieut trois soldats de la province de Nambou avec le sabre au côté. M. Golownin étoit derrière ; on voyoit ensuite un soldat impérial et les Japonais qui tenoient les cordes des prisonniers, dans l'ordre suivant : M. Moor et M. Chlebnikoff, les matelots et Alexei.

Le cortége traversa toute la ville ; une innombrable multitude de spectateurs étoit aux fenêtres. On s'achemina ensuite vers une éminence, sur laquelle étoit un château fort, entouré d'un rempart de terre et de palissades.

La porte étoit défendue par un canon de bronze, monté sur un misérable affût à deux roues.

Pendant que les prisonniers attendoient dans une cour les ordres du gouverneur, on les régala d'excellent tabac, du meilleur thé vert et de sucre en poudre. Le tabac fut ce qui plut davantage aux malheureux captifs, parce que depuis leur arrivée à Chakodade, on leur avoit refusé l'usage du tabac à fumer. Dans la suite les soldats qui les gardoient, furent assez compatissans pour les laisser fumer avec leurs propres pipes, dont ils passoient le bout à travers les barreaux.

Introduits en présence du gouverneur, les Russes trouvèrent la salle si sombre, qu'au premier moment ils s'imaginèrent que c'étoit le lieu des-

tiné à infliger les tortures. Au fond de la salle se trouvoit le gouverneur avec deux secrétaires, entourés de papiers et de vases à prendre du thé. Le commandant en second se trouvoit à gauche, les autres officiers étoient placés des deux côtés, selon leurs grades, à genoux, et à trois pas l'un de l'autre.

Les soldats qui amenèrent M. Golownin, vouloient le faire asseoir sur une pierre qui sert apparemment de sellette pour interroger les accusés; mais le gouverneur prononça quelques mots, et ils le laissèrent debout.

M. Moor fut placé à sa gauche qui est chez les Japonais le côté d'honneur, et les matelots furent rangés sur une même ligne en arrière.

L'interprète dit aux Russes, de la part du gouverneur, en le montrant,

qu'il étoit le chef de la ville, et ils le saluèrent par une inclinaison profonde de la tête. On les interrogea ensuite sur leurs noms et prénoms, leur âge, leurs grades, et le lieu de leur naissance, en recueillant par écrit toutes les réponses. On leur demanda en outre s'ils avoient encore leurs père et mère, s'ils étoient mariés, s'ils avoient des enfans, et à combien de journées de marche leur ville natale se trouvoit de Pétersbourg. Ce qui surprit beaucoup les Japonais, ce fut que des hommes qui n'étoient pas nés dans la même ville pussent faire partie du même équipage. Les Russes répondirent qu'ils n'appartenoient pas à telle ou telle ville en particulier, mais à une seule patrie et à un seul empereur.

» Le gouverneur leur fit une question encore plus étrange ; il demanda si la religion des Russes étoit changée, car il se rappeloit bien que Laxmann avoit les cheveux frisés et poudrés, et une queue, tandis que ceux qu'il voyoit portoient tous les cheveux courts. Il fut difficile de lui faire entendre que cela tenoit à un de ces changemens de modes si communs parmi les Européens. Au contraire, dans le Japon, les sectes religieuses se distinguent assez communément par le genre de coiffure.

L'interrogatoire fini, les captifs furent reconduits à la prison au milieu d'une affluence encore plus considérable de spectateurs. On les enferma séparément comme les jours précédens,

mais on les régala de sakki de la part du gouverneur, et on leur fit présent d'une belle robe d'été en laine et en coton.

« Le 25 août, poursuit M. Golownin, Otachi-Koëki, commandant en second, qui nous visitoit rarement, vint à la prison avec une suite nombreuse, et fit étendre une natte dans le corridor en face de ma chambre. Je ne savois ce que cela vouloit dire. Enfin parurent quatre ou cinq hommes portant sur leurs épaules mon coffre que j'avois laissé dans le sloop, les valises de MM. Moor et Chlebnikoff et d'autres paquets. A cette vue je fus pétrifié. Comment ces objets se trouvoient-ils au pouvoir des Japonais?.. Etoient-ils maîtres de *la Diane*? Le sloop s'étoit-il perdu sur leurs

côtes? j'appris enfin que le sloop, avant de s'éloigner de Kunaschir, avoit envoyé à terre nos effets afin qu'on nous les fît passer. Cette nouvelle versa sur mes blessures un baume salutaire; j'étois sûr qu'en Russie on seroit informé de notre sort.

Les Japonais firent un inventaire exact de tout ce qui nous appartenoit en habits, linge et autres effets, mais ne nous en remirent aucuns pour le moment.

» Cette journée fut pour moi doublement heureuse. J'aurois désiré écrire un journal de mes aventures, mais je ne le pouvois faute de papier et d'encre; le transport de joie que j'éprouvai alors m'inspira une idée singulière. Ce fut, toutes les fois qu'il m'arrivoit un événement heureux de

faire un nœud à un fil blanc tiré de ma manchette. Un fil tiré de ma cravatte noire servoit au même usage pour les accidens. Enfin les aventures qui n'étoient ni trop funestes, ni trop heureuses étoient marquées par autant de nœuds à un fil vert tiré de la doublure en soie de mon uniforme. Je faisois de temps en temps la récapitulation de ces nœuds, et je m'y reconnoissois à merveille. »

Cette ingénieuse idée de M. Golownin avoit quelques rapports avec les *quippos* dont se servoient les anciens Péruviens pour écrire leur histoire.

Le 28, on amena pour la seconde fois les captifs devant le gouverneur. Il leur dit qu'il avoit envoyé leur interrogatoire au prince de Matsmai, qui commande à toute la province formée

des îles Kouriles et de Sackalin, et qui a le titre d'*obanjo*, c'est-à-dire *banjo* supérieur. Il ajouta que, pour accélérer l'expédition de leur affaire, il y avoit encore d'autres questions sur lesquelles ils devoient répondre avec la plus grande exactitude dans leur propre intérêt. Ces questions portèrent principalement sur ce qu'avoit fait M. de Résanoff après son départ du Japon, et sur la réception que lui avoit faite l'empereur Alexandre.

» Je répondis, ajoute M. Golownin, que si l'on ne m'avoit trompé, S. M. n'avoit pas été fort satisfaite de la conduite de M. de Résanoff au Japon, et qu'on attribuoit à cela le portrait peu flatteur que M. de Résanoff avoit tracé des Japonais. Je m'expliquai avec

la même précision sur le reste de l'interrogatoire.

« Il étoit relatif aux commandans des équipages qui avoient commis des violences sur la côte d'Iturup. »

En cette circonstance M. Golownin ne se lassa point d'admirer la patience des Japonais. Les mêmes questions étoient répétées deux ou trois fois; on ne cessoit de recommander aux interprètes de traduire fidèlement les réponses, et l'on y apportoit tant de soins, qu'une seule question entraînoit quelquefois plus d'une heure.

Ramenés le soir dans leur triste demeure, les Russes en furent encore extraits le lendemain 29, pour subir de nouvelles interrogations. On déploya par ordre du gouverneur un papier

qu'ils furent invités à lire. Quel fut leur étonnement d'y voir la signature de tous les officiers de *la Diane!*

C'étoient sans doute les derniers adieux de leurs amis ; ils ne purent retenir leurs larmes. M. Moor, qui avoit reçu le papier, tomba à genoux en le portant à ses lèvres. Les Japonais eux-mêmes étoient émus, à l'exception du commandant en second qui se mit à rire. La lettre étoit ainsi conçue :

« Dieu sait, mes chers amis, si jamais cette lettre vous parviendra, et si elle vous trouvera vivans ! — Aussitôt après votre arrestation, tous les officiers du sloop résolurent d'entamer des négociations amicales pour obtenir votre délivrance ; mais bientôt un boulet tiré du fort passa au

milieu de nous, et alla tomber derrière le bâtiment. Il fut alors décidé qu'on attaqueroit le fort. Mais que faire, et quelles étoient nos ressources? Nos boulets, d'un foible calibre, ne pouvoient aller loin, les bas-fonds ne nous permettoient pas d'approcher de la terre, et notre petit nombre repoussoit l'idée d'une tentative de descente. Enfin, nous avons eu recours au dernier moyen, c'est de faire force de voiles pour Ochotzk, d'y prendre des renforts, et de ne pas quitter cette côte que vous ne soyez délivrés ou que nous n'ayons sacrifié notre vie pour vous, pour vous surtout, mon respectable chef, et mon excellent ami! Si les Japonais vous permettent de nous répondre, écrivez-nous; il

n'est personne sur le sloop qui ne vous soit dévoué.

» Ce 11 juillet 1811.

» Jusqu'à la mort votre affectionné,

» *Pierre* RICORD. »

(*Suivoient les signatures des autres officiers.*)

« Lorsque nous eûmes lu et relu cette dépêche, continue M. Golownin, les Japonais nous prièrent de la traduire : nous y consentîmes, mais en supprimant ou altérant prudemment quelques passages. Suivant notre interprétation, le sloop n'avoit tiré sur le fort que pour sa défense, etc. Nous substituâmes à la phrase où il étoit question de renforts demandés à Ochotzk, l'espérance de négociations entamées au nom du gouvernement. »

Pendant le reste de l'audience, la conversation se porta sur des objets fort étrangers au but de l'interrogatoire : on questionna les Russes sur les habitans du Danemarck, de l'Angleterre, et sur leur propre pays. Les malheureux captifs crurent que leur situation autorisoit, commandoit même quelque exagération dans les détails. Aussi créèrent-ils dans la Sibérie une multitude de forteresses et une population florissante : ils présentèrent les ports d'Ochotzk, du Kamtschatka et du nord-ouest de l'Amérique, comme encombrés de flottes nombreuses. Ils allèrent jusqu'à dire que le petit havre de Saint-Pierre et Saint-Paul contenoit bon nombre de vaisseaux du premier rang. — Combien y en a-t-il ? demandèrent les Japonais. — Sept,

répondirent hardiment les Russes, et ce mensonge leur attira par la suite des désagrémens ; car il se trouva que sept petits bâtimens étoient partis de ce port pour explorer les côtes des Kouriles, et les Japonais qui en furent instruits, durent croire que c'étoient les sept vaisseaux de haut-bord dont on leur avoit parlé.

A partir de ce moment, les prisonniers furent beaucoup mieux traités. On donna de l'eau bouillante aux matelots pour laver leur linge, et on leur permit d'en changer, en prenant celui que contenoient leurs paquets. Une grande cuve remplie d'eau chaude servit de baignoire commune (1). Depuis leur détention, ils n'avoient ob-

(1) Voyez le chapitre des mœurs, t. 2.

tenu qu'une seule fois la faculté de changer de chemise ; encore ne leur avoit-on pas donné de savon, et l'on peut juger de l'état déplorable où ces malheureux se trouvoient. Au reste, on ne voulut pas même leur confier d'aiguilles pour raccommoder leurs habits ou leur linge; ils remettoient leurs vêtemens à des valets chargés de ce soin. On leur accordoit encore moins des couteaux, même des ciseaux pour rogner leurs ongles. Des soldats leur rendoient ce service indispensable, pendant qu'ils tendoient les mains hors des grilles de leur cachot.

» Nous apprîmes, le 31 août, dit plus loin M. Golownin, une nouvelle qui nous précipita encore dans le désespoir. L'officier surveillant, le médecin et l'interprète, après avoir eu

avec M. Moor une conversation que je ne pus entendre, lui remirent un papier. M. Moor le lut d'abord en riant, et dit : C'est une plaisanterie ! Mais bientôt il prit un air d'effroi, et me passa le papier qui étoit conçu en ces termes :

» L'an 1806, le 12-24 octobre, le lieutenant Chwostoff, de la marine impériale russe, et commandant la frégate *la Junon*, a pris possession de l'île de Sackalin, et de ses habitans, pour faire partie des domaines de S. M. Alexandre Ier, empereur de toutes les Russies ; en foi de quoi, il a remis au plus ancien du village situé sur la côte occidentale de la baie d'Aniwa une médaille d'argent suspendue au ruban de l'ordre de Saint-Wladimir. Tous les sujets russes ou

autres qui viendront dans ces parages, reconnoîtront dans ledit vieillard un des sujets de l'empire de Russie.

» *Signé* CHWOSTOFF. »

(*Avec le sceau aux armes de sa famille.*)

» On peut se figurer notre embarras à la lecture d'une pareille pièce. Les Japonais, dont le gouvernement est si soupçonneux, croiroient-ils qu'un simple particulier, irréfléchi comme Chwostoff, auroit eu la folie de faire un acte de cette importance, sans y être autorisé formellement par son maître, et qu'il auroit donné à des hommes demi-sauvages une médaille à l'effigie de son souverain, uniquement pour favoriser quelques vues commerciales? On devoit donc nous prendre pour des espions, ou pour les avant-coureurs

d'une armée conquérante. Voilà pourquoi dans nos interrogatoires ils nous avoient pressés de questions pour savoir si nous connoissions un nommé Chwostoff. Nous avions eu le bon esprit de répondre négativement de peur d'attirer des explications fâcheuses.

» Toutefois nous ne perdîmes pas notre présence d'esprit, et nous dîmes hardiment aux Japonais que s'ils ne vouloient pas nous croire, ils étoient maîtres de notre vie, que tôt ou tard la vérité s'éclairciroit.

» En conséquence, nous protestâmes que cette pièce n'étoit qu'une ridicule extravagance; qu'un souverain aussi puissant que le nôtre n'auroit pas envoyé une poignée d'hommes pour s'emparer d'une des provinces du

Japon, et qu'il n'auroit pas cru sa possession bien affermie par le don d'une simple médaille d'argent.

» Les Japonais eurent l'air de rire comme nous de cette aventure, mais ne crurent pas un mot de ce que nous leur disions. Comment auroient-ils compris qu'une frégate pouvoit être aussi bien un bâtiment de commerce qu'un vaisseau de la marine impériale. Au reste, en traduisant la pièce nous rendîmes les mots de *ruban de Saint-Wladimir*, par ceux de *cordon rayé*. Nous savions à qui nous avions affaire, et une autre explication eût amené des questions aussi oiseuses que fatigantes. Il auroit fallu dire ce que c'étoit que ce Wladimir, à quelle époque il avoit régné; ce qu'il avoit fait pour qu'on donnât son nom à un

ordre de chevalerie, quels étoient les titres d'admission dans ce même ordre, etc.

Le lendemain 5 septembre, les captifs furent mandés chez le gouverneur pour répéter les mêmes détails. On les questionna cette fois sur un objet qui leur étoit particulier, et qui causoit beaucoup d'inquiétude aux naturels. Partout où s'arrêtoit leur vaisseau, M. Golownin distribuoit aux premiers habitans qu'il rencontroit, de petites plaques de cuivre où étoient énoncés en latin le nom du bâtiment et la date de l'année (*Navis imperialis Russica* DIANA. an. Dom. 1811). Ils en attachoient de pareilles aux arbres, afin qu'en cas d'accident il restât quelques traces de leur passage. Le gouverneur à qui ils donnèrent cette explication, ne la

trouva point naturelle. Il exigea à plusieurs reprises, la traduction de chacun des mots de l'inscription, espérant sans doute qu'à la longue quelqu'un d'eux se tromperoit, et feroit connoître un tout autre sens.

Si tel étoit l'usage des Européens, objecta le gouverneur, nous en aurions su quelque chose par les Hollandais qui fréquentent Nangasaki. Il fut impossible de leur faire comprendre que chaque peuple avoit ses coutumes, et qu'on ne pouvoit comparer la navigation de la mer des Indes si connue, à celle d'une mer aussi peu fréquentée que celle du nord-ouest de l'Amérique.

Le sort des prisonniers russes devoit se décider à Matsmai, capitale de l'île. Le 27 septembre, ils

partirent pour cette destination. Les officiers japonais leur souhaitèrent un bon voyage, une heureuse santé, et la fin de leurs malheurs; mais en attendant, ils les firent lier et garrotter, comme des galériens que l'on conduit à la chaîne. C'est une formalité indispensable en ce pays, et les Russes commençoient à s'accoutumer à bien d'autres singularités.

Une litière et un cheval de selle étoient disposés pour ceux qui se trouveroient incommodés en route. L'escorte consistoit en douze à seize soldats commandés par un officier, deux surveillans, et une foule de porteurs qui se relevoient pour conduire la litière, ou se charger de bagages. L'interprète Kumaddschero et le médecin Togo faisoient partie du cortége.

Les Russes fatigués d'une captivité de quinze jours, préferoient marcher, plutôt que d'aller à cheval. Quand ils montoient à cheval pour se soulager on attachoit l'extrémité de leur corde à la sous-ventrière du cheval, on les laissoit aller librement pendant qu'un homme tenoit la bride; mais on n'agissoit ainsi qu'en plein champ; quand on traversoit les villages, on tenoit toujours le bout des cordes.

Chemin faisant, l'interprète eut l'humanité d'avertir les captifs qu'ils devoient faire à Matsmai des réponses exactement conformes à celles de leurs précédens interrogatoires; il ajouta que la moindre variation les feroit déclarer coupables, suivant la jurisprudence du pays.

Le cortége arriva le 30 du même

mois à Matsmai. Les Russes furent aussitôt mis en prison, savoir les trois officiers dans une chambre qui ressembloit à une cage, les matelots et Alexei dans une autre.

Ces infortunés crurent que leur dernière heure étoit arrivée, car malgré l'extrême chaleur et la beauté du temps, on les laissa dans une obscurité complète, sans qu'il pût arriver jusqu'à eux le moindre rayon de lumière. Ils furent péniblement affectés en remarquant que toutes les constructions en bois étoient neuves, et sembloient avoir été faites exprès pour les recevoir. Auroit-on dépensé tant d'argent s'il n'eût été question que de les retenir temporairement, même pendant un an ou deux? Ils

étoient donc condamnés à une captivité éternelle !

Le 2 octobre, on les conduisit devant l'obanjo, ou gouverneur principal de la province. Le cérémonial fut à peu près le même qu'à Chakodade. La salle d'audience étoit plus spacieuse ; les murailles étoient couvertes de paravents, les uns en papiers, d'autres en bois, dorés et enrichis de peintures qui représentoient des paysages, des oiseaux et des quadrupèdes. La plus grande magnificence de la salle consistoit dans la riche sculpture des portes et des boiseries. Des tapis du travail le plus soigné couvroient le plancher. On voyoit à genoux, de chaque côté, cinq officiers avec le poignard à la ceinture ; trois

d'entr'eux, placés un peu plus haut que les autres avoient un grand sabre au côté.

Au bout d'un quart d'heure d'attente on entendit quelque bruit derrière un des paravents; un des officiers cria chut ! et le plus profond silence s'établit. Aussitôt on vit entrer un Japonais qui s'agenouilla, les mains étendues sur le tapis, et la tête inclinée vers la terre. Après lui s'avança le gouverneur vêtu de noir, avec ses armoiries brodées sur les manches de sa robe. Il avoit un poignard à sa ceinture; un des cinq Japonais de sa suite portoit son grand sabre; il le tenoit la poignée haute par son extrémité inférieure, enveloppée d'un linge, afin qu'il ne fût point souillé par le contact des mains nues.

L'obanjo, dont le nom étoit Arrao-Madsimano-Cami (1), prit place au milieu de son conseil. Tous les Japonais se prosternèrent avec le plus grand respect, le front contre terre, et demeurèrent quelques instans dans cette attitude. L'obanjo les salua par une profonde inclinaison, en appuyant les mains sur ses genoux. Les prisonniers firent leur salut à la manière européenne.

Le gouverneur s'adressa d'abord à un valet nommé Heinste qui l'écouta le front contre terre, et rendit ensuite son discours aux étrangers, mais en langage japonais, et inintelligible

(1) Cami est un titre qui se met, suivant l'usage, à la suite des noms patronymiques.

pour eux. Voici ce qu'il dit à M. Golownin :

« Tu es un homme, je suis un homme, il (le gouverneur) est un homme ; parle donc comme un homme. »

Les Russes prièrent Heinste de ne point tromper ses supérieurs, et de convenir plutôt qu'il ne pouvoit se faire entendre d'eux. L'interprète ordinaire fit en conséquence la traduction de la formule qui paroît correspondre au serment qu'on exige des témoins dans les cours d'assises d'Europe, de *parler sans haine et sans crainte*. Ensuite l'interrogatoire commença : il roula, comme tous les précédens, sur les circonstances les plus frivoles, et sur des détails interminables.

Le gouverneur demanda aux pri-

sonniers s'ils préféroient rester à Matsmai, ou bien être envoyés à Iédo, ou dans toute autre partie du Japon, ou s'ils n'aimeroient pas mieux retourner en Russie. Le choix n'étoit pas douteux. Le gouverneur leur adressa des discours consolans, et les renvoya un peu plus satisfaits de leur sort. Ils furent aussi mieux traités dans la prison. Le gouverneur les faisoit venir tous les deux ou trois jours, et quelquefois les retenoit toute la journée, de façon qu'ils prenoient leur repas dans le château. Dans les conversations, le gouverneur se proposoit moins d'acquérir des renseignemens juridiques sur la conduite de Chwostoff, que de satisfaire sa curiosité et son désir pour l'instruction. Il demandoit quel étoit l'âge de l'empe-

reur Alexandre, quel étoit son costume, sur quel cheval il montoit, quelles personnes l'accompagnoient, quelle forme et quelles dimensions avoit le palais impérial, et combien de canons le défendoient.

L'obanjo crut qu'on vouloit surprendre sa religion lorsqu'on lui dit que les monarques d'Europe ne faisoient ni fortifier, ni défendre par des canons les palais où ils établissent leur résidence. M. Golownin ayant protesté de la sincérité de sa déclaration. C'est une grande imprévoyance, répondit le Japonais.

Il s'informa aussi des animaux qui existoient en Russie. Pour lui donner une idée des moutons et des chèvres, il falloit que M. Moor traçât sur le papier l'image de ces quadrupèdes.

M. Moor se trouvant très-habile et très-expéditif dessinateur, on exigea pareillement de lui le dessin d'un âne, d'un carrosse, d'un traîneau, en un mot de tout ce que les Japonais n'auroient pu exactement comprendre par une description orale.

Bien souvent, avec toute leur bonne volonté, les Russes ne pouvoient répondre même approximativement à ce qu'on leur demandoit. Comment auroient-ils pu, par exemple, indiquer le nombre précis des ports qui se trouvent en Europe, des chantiers de construction, des vaisseaux de guerre et des bâtimens marchands. Ils auroient pu se tirer d'embarras en exagérant un peu, mais ils réfléchirent qu'on tenoit note de toutes leurs réponses, qu'on revenoit plusieurs

fois sur les mêmes interrogations, et qu'ils se seroient inévitablement contredits.

Il leur échappa de dire qu'à Pétersbourg il y avoit des casernes pour les matelots ; on leur demanda aussitôt la longueur, la largeur, la hauteur de ces bâtimens, le nombre des portes et fenêtres, et celui des hommes qui y logeoient. Ce ne fut pas assez, on fit esquisser à M. Moor, le plan entier de Pétersbourg, afin qu'il y indiquât la position des casernes et de beaucoup d'autres objets.

Un jour on apporta en leur présence, chez l'obanjo, une caisse remplie de livres anglais et français que M. Ricord avoit expédiée à ses camarades du bord de *la Diane*. Les Japonais prirent tous les livres l'un après l'autre, et s'informèrent du

contenu. Les titres et les notices furent écrits sur des étiquettes, qu'on eut soin d'attacher à chaque volume. Il y avoit des ouvrages dont M. Golownin eut bien de la peine à faire comprendre la nature et l'objet. Tel fut le Traité de physique en langue française, par M. Libes. Les planches dont cet ouvrage est rempli, les figures et les dessins des machines, excitoient vivement la curiosité du gouverneur. M. Golownin dit, qu'avec un interprète tel qu'Alexei, il lui seroit difficile de donner une idée même imparfaite d'un semblable Traité.

Cependant il parvint à donner des explications sur les figures de diverses mécaniques, des leviers, des treuils et des poulies ; les Japonais connoissoient déjà des objets analogues. Mais

ce fut bien différent, quand on arriva aux planches d'optique. On y voyoit une figure qui représentoit la réfraction des rayons du soleil. Pour se faire entendre d'Alexei, M. Golownin lui demanda si une rame enfoncée dans l'eau, ne paroissoit pas brisée quand on la regardoit obliquement. Cela est vrai, repartit le Kourilien, mais j'en ignore la cause. Hé bien ! reprit M. Golownin, les rayons du soleil se brisent de la même manière. Alexei se révolta contre une telle proposition : il faudroit, s'écria-t-il en éclatant de rire, être, non pas un homme, mais un diable, pour briser les rayons du soleil. Cette ingénuité dérida le front des infortunés captifs, et leur gaieté se communiqua aux

Japonais qui rirent aux éclats, sans savoir pourquoi.

Le gouverneur fut surpris de ne voir parmi tous ces livres qu'un seul ouvrage qui fût écrit en langue russe (le Dictionnaire Russe et Français de Tatitscheff, en deux volumes.) Est-ce qu'on n'imprime pas de livres en Russie? demanda-t-il. M. Golownin répondit que, sur plusieurs cassettes de livres, son ami Ricord lui avoit envoyé par hasard celle qui ne contenoit aucun livre dans leur langue maternelle.

Quelque temps après, on fit un grand plaisir aux prisonniers, en mettant à leur disposition du papier et de l'encre; mais c'étoit pour écrire un récit de leurs aventures en langue ja-

ponaise. Ils ne pouvoient correspondre entre eux qu'en cachette. M. Chlebnikoff avoit trouvé moyen de conserver de l'encre, qu'il tenoit dans une cuiller de bois en guise d'écritoire (1). Un tuyau de paille lui servoit de plume. M. Golownin commença aussi à rédiger avec détails la relation de son voyage. De peur que le manuscrit ne tombât entre les mains des Japonais, il avoit soin de n'écrire que par abréviations, souvent par lettres initiales, en entremêlant des mots russes, anglais et français, de manière que tout autre que lui auroit

(1) Les Japonais n'ont ni cuillers, ni fourchettes, mais les Russes s'étoient fait faire des cuillers en bois par les Kouriliens.

été dans l'impossibilité de s'y reconnoitre.

Kumadschérô, l'interprète japonais, qui ne pouvoit guère s'entretenir avec les prisonniers que par l'entremise d'Alexei, se mit en tête d'apprendre la langue russe. C'étoit un homme d'une cinquantaine d'années, d'une pénétration assez bornée, et qui n'avoit pas la moindre notion sur les langues européennes, ni sur les principes d'une grammaire quelconque. On lui faisoit répéter les mots par Alexei, et il disoit sans cesse *o-o-osso*, c'est-à-dire *je comprends*, mais il comprenoit très-mal. Il fallut deux jours pour lui faire entendre la signification du terme russe qui correspond à l'adjectif *impérial*. Il entendoit bien le mot *empereur;* mais il ne pouvoit

concevoir à quoi servoit la terminaison. Les prépositions et les conjonctions ne pouvoient entrer dans sa tête. Il ne se figuroit pas que les nominatifs qui en japonais suivent le verbe ou le régime, pussent commencer la phrase. On l'étonnoit beaucoup quand on lui disoit qu'avec un pareil idiome on exprimoit toutes les idées imaginables, et qu'on les rendoit extrêmement claires (1).

Le 19 novembre, les Russes furent

---

(1) Un savant du premier ordre, Jules Scaliger, témoignoit la même surprise que les Japonais sur la langue des Basques, dont la grammaire lui paroissoit hérissée d'insurmontables difficultés. On prétend, a-t-il dit naïvement dans un de ses écrits, que ces gens-là se comprennent entr'eux, mais J'EN DOUTE. (*Note de l'Editeur.*)

conduits au château avec la plus grande solennité. Leurs surveillans montroient beaucoup de gaieté, et disoient que le gouverneur avoit une bonne nouvelle à leur apprendre. Ils attendirent l'audience avec anxiété.

Arrao-Madsimano-Cami les reçut avec le cérémonial accoutumé. Il leur déclara avec joie qu'on étoit détrompé sur leur compte, qu'ils n'avoient évidemment rien de commun avec Chwostoff, et que leur sort alloit être changé. S'il dépendoit de moi, continua le gouverneur, de vous renvoyer dans votre patrie, vous y seriez bientôt; mais je ne puis prononcer seul sur votre affaire. Il y a à Iédo un empereur et des ministres dont je dois attendre les ordres. J'ai fait à votre égard le rapport le plus favo-

rable, et je ne doute pas que la réponse du gouvernement ne soit conforme à vos désirs. Ainsi, ne vous désespérez pas, priez Dieu, et attendez avec confiance la décision de notre souverain.

Les Japonais eux-mêmes furent touchés jusqu'aux larmes de ce discours, et de la vive alégresse qu'en ressentirent les captifs.

On ramena ceux-ci à leur prison; mais tout y avoit été changé en un clin-d'œil; les grilles de bois avoient disparu, une libre communication pouvoit désormais avoir lieu entre les Russes, et on leur fit faire meilleure chère. Leur lugubre séjour ne fut plus éclairé avec des lampes à l'huile de baleine, mais avec des chandelles japonaises qui répandoient une lu-

mière plus douce, et n'occasionnoient point de fumée.

Déjà ces infortunés se croyoient en Russie; mais il se passa bientôt des incidens qui leur firent voir que l'on comptoit les retenir encore long-temps. On leur envoya un jeune homme très-intelligent, nommé Teske, pour s'instruire dans la langue russe, puis bientôt un frère de Teske, âgé de quatorze ans. Le gouverneur, s'écria M. Golownin, doit savoir que je suis prêt à faire tout ce qui peut lui plaire; mais il semble qu'on veuille faire de nous des professeurs de langue, et peut-être des maîtres d'école! Voudroit-on nous retenir au Japon pendant toute la vie?

On dissipa les alarmes des Russes, et on leur dit que ces occupations ne

serviroient qu'à les distraire en attendant les ordres de la cour, qui ne pouvoient arriver sitôt, dans un pays où les affaires publiques se traitent avec une sage lenteur et une circonspection sans égale.

Quelque temps après, une tâche singulière leur fut donnée.

Les ministres du coubo ne doutoient pas qu'on n'eût altéré plusieurs passages importans de la lettre du lieutenant Ricord, qui a été transcrite plus haut. Ils eurent recours à un expédient bizarre, mais ingénieux, pour s'assurer si on ne les avoit pas trompés. Ils firent copier à Iédo, sur une feuille en quatre colonnes, tous les mots russes que contenoit la lettre, d'après leur ordre alphabétique, et l'on pria les trois officiers séparément, de donner une

traduction de chacun de ces mots, en anglais, en français et en hollandais.

On dit aux prisonniers que ce papier venoit de la capitale, qu'on ne savoit pas au juste ce que ce c'étoit, et qu'il avoit été apparemment écrit par quelque Japonais qui entendoit l'idiome hollandais.

M. Golownin apprit depuis que cette pièce d'écriture étoit d'un Hollandais appelé Laxmann (1). Cet homme a consenti, moyennant une pension considérable, à s'établir à Iédo, avec la condition formelle de ne plus revenir dans son pays. Il s'oc-

(1) Il ne faut pas le confondre avec le capitaine russe du même nom dont il a été souvent question dans cette relation et dans celle de Krusenstern.

cupe d'observations astronomiques, on l'emploie en outre à dessiner des cartes de géographie.

Les Russes découvrirent le piége, et crurent devoir user eux-mêmes de dissimulation. Ils feignirent de ne rien comprendre à ces mots isolés, et alléguèrent que plusieurs n'étoient pas connus dans leur langue. En effet, l'écrivain qui ignoroit l'idiome russe avoit souvent pris un *C* majuscule pour un *E*, la lettre finale *n* pour un *k*, et il s'étoit trompé grossièrement sur le cas ou le nombre de plusieurs termes. Ils donnèrent une raison encore meilleure : la plupart des mots isolés n'ont point de sens, à cause des homonymes qui existent dans toutes les langues du monde; s'ils donnoient en idiome étranger l'interprétation de

tous ces termes, le traducteur hollandais, faute de connoître le russe, ne manqueroit pas de faire d'énormes contre-sens. M. Golownin, à cet égard, invoqua le témoignage des Hollandais eux-mêmes qui, lors des négociations entre M. de Résanoff et le gouverneur de Nangasaki, avoient déclaré ne pouvoir traduire des mots qui ne seroient pas liés les uns aux autres, en corps de phrases.

A cette occasion, M. Golownin déclara tout ce qu'il savoit des intrigues des Hollandais à Nangasaki, pour faire échouer l'ambassade russe, et des artifices non moins détestables que la même nation employoit habituellement dans de pareilles conjonctures. Les Japonais trouvèrent ces détails si importans, qu'ils prièrent les

Russes de les écrire avec la traduction de chaque mot par le terme correspondant en langue japonaise, afin qu'il n'y eût pas le moindre équivoque. Le mémoire qu'on rédigea à cet effet exigea plusieurs jours de travail.

Un autre incident vint tourmenter les captifs. L'interprète Kumadschero en feuilletant un des livres de M. Golownin, y trouva un petit carré de papier, imprimé en caractère japonais. C'est une de ces marques ou factures que l'on trouve dans les ballots de marchandises, soit du Japon, soit de la Chine. Interrogé sur la manière dont ce papier étoit venu en sa possession, M. Golownin répondit que le hasard le lui avoit procuré au Kamtschatka, et qu'il s'en étoit servi comme d'un *signet*

pour noter dans un livre un passage intéressant. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à convaincre ses jaloux surveillans, de la sincérité de son explication.

« C'est ainsi, poursuit notre voyageur, que les circonstances les plus frivoles attiroient sur nous toutes sortes de périls. Un romancier n'auroit pas osé entasser dans un ouvrage d'imagination tous les incidens bizarres dont nous accabloit la destinée. Je dis un jour à M. Moor qui étoit le plus jeune d'entre nous, et qui avoit une fort jolie figure, qu'il ne manquoit plus qu'une chose au merveilleux de notre histoire ; c'étoit qu'il fît tourner la tête à quelque beauté japonaise, dont les secours nous fourniroient les

moyens de fuir ce rivage inhospitalier. — Malheureusement nous ne rencontrâmes point cette héroïne. »

Les Japonais, pour ne point laisser leurs prisonniers dans l'oisiveté, leur donnèrent à traduire la copie de la lettre de l'empereur Alexandre I[er] au souverain du Japon. Ils connoissoient bien certainement mot pour mot le contenu de cette dépêche qu'avoit apportée M. de Résanoff; mais ils vouloient comparer les deux versions. La plus grande difficulté fut de traduire le titre d'*empereur de Niphon* (1) qu'on avoit donné à S. M. Japonaise. On objecta que le souverain du pays n'avoit jamais eu ce titre,

---

(1) A cause de l'île Niphon ou Nipon.

et qu'on ignoroit par quelle bizarrerie les Européens avoient coutume de le qualifier ainsi. Quel est donc le vrai titre de votre empereur? demanda M. Golownin. Les Japonais répondirent qu'il seroit trop long et trop difficile d'expliquer tous ses titres. Ils ne voulurent pas même en prononcer le nom, disant que cela étoit défendu par leurs lois. On connoît à la vérité les noms de l'héritier présomptif, mais il en change dès qu'il monte sur le trône.

Les Russes ne purent qu'admirer dans les Japonais leur goût naissant pour les arts et les sciences de l'Europe. Ils apprirent que l'on faisoit à Iédo la traduction d'une multitude de nos livres. Les trois ouvrages suivans leur furent particulièrement cités :

1°. L'exil de Beniowski, au Kamtschatka, et sa fuite ;

2°. L'histoire de la campagne des Russes et des Anglais en Hollande, dans l'année 1799 ;

3°. Géographie de l'Empire russe.

M. Golownin ne dit pas de quelle langue ces ouvrages avoient été traduits ; il est probable que c'étoit d'après un original allemand, ou d'après une version dans le même idiome.

Le jour de la nouvelle année qui correspondoit au 1er février, les prisonniers reçurent du gouverneur des habits tout neufs et d'autres cadeaux. Les habits furent faits, avec beaucoup d'adresse, par des tailleurs japonais qui prirent pour modèle l'uniforme de M. Chlebnikoff. L'habit des officiers étoit de taffetas

ouaté, et de coton également ouaté pour les simples matelots.

On eut pour eux l'extrême complaisance de leur prêter quelques-uns des livres de M. Golownin, et l'on ne fit plus difficulté de leur procurer des rasoirs. Cependant ni le capitaine, ni M. Chlebnikoff, ne profitèrent pas de la derniere permission. Ils s'étoient accoutumés à leur longue barbe qui d'abord les embarrassoit beaucoup, et ils trouvoient humiliante la condition qu'on leur imposoit de ne se raser qu'en présence de leurs gardes, de peur qu'ils ne commissent un suicide. Les Japonais furent irrités de leur refus, et menacèrent d'employer la violence, disant que le gouverneur vouloit absolument les voir sans barbe, mais ils acceptèrent enfin leurs excuses.

On avoit d'abord flatté M. Golownin de l'espoir que leurs affaires prenoient une bonne tournure dans la capitale ; il apprit enfin que la cour n'étoit pas du tout du sentiment du gouverneur, et qu'on accusoit l'interprète Kumadschéro d'avoir mal traduit plusieurs passages des réponses. Dans cette situation cruelle, les Russes ne virent plus qu'un seul moyen de salut.... la fuite. Ils projetèrent de s'évader de leur prison, de gagner la côte, et de compter sur le secours de la Providence pour s'emparer de quelque barque qui les conduiroit au Kamtschatka ou en Tartarie. Ils préféroient à tout événement périr dans la mer, qui est l'élément des hommes de leur état, plutôt que de végéter dans une captivité éternelle.

M. Moor et deux des matelots étoient les seuls qui ne goûtassent point un pareil plan ; mais on espéroit les y déterminer au moment de l'exécution. Les conjurés rassemblèrent en conséquence des vivres, en économisant chaque jour sur leurs repas un peu de riz qu'ils faisoient sécher pendant la nuit, et conservoient dans de petits sacs.

Teske avoit insinué aux prisonniers qu'ils feroient bien de demander eux-mêmes à être envoyés à Iédo pour s'expliquer en personne, et obtenir une plus prompte expédition de leur affaire. Les Russes pensèrent qu'on vouloit par là les préparer à un voyage d'où ils ne reviendroient plus ; ce fut un nouveau motif de songer sérieusement à leur évasion, et il n'y eut

plus qu'un avis à cet égard. Alexei, à qui l'on fit la confidence, pâlit d'abord, et fut tout troublé; mais il se recueillit, et dit : « Je suis aussi bon Russe que vous ; je n'ai, comme vous, qu'un Dieu et qu'un empereur; je ne sais si vous faites bien ou mal, mais je serai du complot ; si la mer nous engloutit, ou si les Japonais nous atteignent, j'aurai du moins la consolation de mourir avec de braves gens. »

Il fut résolu qu'on surprendroit pendant la nuit les sentinelles, qu'on leur bâillonneroit la bouche, et qu'après les avoir attachées à des poteaux, on s'enfuiroit avec leurs armes. La veille du jour fixé, le courage de M. Moor s'ébranla : il dit qu'il aimoit mieux attendre paisiblement sa destinée, et ne point courir une chance

aussi hasardeuse. M. Golownin le laissa libre de faire ce qu'il voudroit; mais il exigea de lui sa parole d'honneur et un serment qu'il ne découvriroit point la fuite de ses camarades avant le lendemain matin. Il lui promit de laisser un écrit où il attesteroit son innocence, et dans le cas où lui et les autres fugitifs seroient arrêtés, de déclarer que lui, M. Moor, n'avoit eu aucune connoissance de leur dessein.

L'exécution fut toutefois différée, parce qu'ils surent qu'on alloit enfin, après beaucoup de promesses déçues, les transférer dans une maison hors de la ville où ils auroient plus de facilité pour prendre la fuite.

Ils obtinrent en effet au printemps la permission de se promener, soit dans

la ville, soit au dehors, mais sous une bonne escorte.

On les mena ainsi sur les montagnes et sur les côtes de la mer. Cet aspect irritoit leur ardeur pour recouvrer leur liberté. M. Moor s'apercevant des projets qu'ils nourrissoient, prioit les Japonais de ne point les mener trop loin, parce qu'il avoit mal aux pieds.

Quelque temps après, le gouverneur tint entièrement parole, et les Russes furent tirés de leur obscure prison pour demeurer dans une sorte de maison de plaisance. Il y avoit dans une cour trois à quatre arbres, et quelques buissons que les Japonais décoroient du nom de jardin. Une mare bourbeuse qu'on voyoit dans un coin étoit qualifiée de lac, et l'on ap-

peloit île une petite élévation qui se trouvoit à sec au milieu.

Quoique bien surveillés dans cette maison, les conjurés ne désespérèrent pas de tromper la vigilance de leurs gardiens. Ils se défièrent toutefois de M. Moor et d'Alexei. M. Moor affectoit depuis quelque temps des manières étranges. Il ne vouloit plus passer pour Russe, et disoit que ses parens étoient nés en Allemagne. Il avoit confié à Alexei son projet de passer au service du Japon, et de se faire interprète des langues européennes; il lui avoit promis sa protection dès qu'ils seroit devenu, comme il l'espéroit, un grand personnage.

La nuit du 23 avril 1812 fut l'époque fixée pour l'exécution du complot. Un matelot nommé Simianoff

avoit, comme par miracle, soustrait un couteau à toutes les recherches; deux autres en dérobèrent le soir chacun un dans la cuisine. Vers onze heures du soir, M. Schajeff et Simianoff se glissèrent dans la cour, et se tinrent cachés sous un escalier. Lorsque minuit eut sonné, et que les soldats eurent achevé leur ronde, ils firent un grand trou dans la muraille : leurs camarades y passèrent l'un après l'autre en rampant, à l'exception de M. Moor et d'Alexei qui demeurèrent enfermés. En se laissant glisser, M. Golownin se blessa douloureusement au genou contre un pieu aigu; mais il oublia sa douleur pour ne songer qu'à ce qui leur restoit à faire. Ce ne fut qu'avec bien de la peine que les fugitifs atteignirent la montagne qu'ils de-

voient gravir. Ils cherchèrent à tâtons leur chemin dans cette contrée que des promenades journalières ne leur avoient fait qu'imparfaitement connoître. Rien n'égale les angoisses qu'ils éprouvoient. Le sort paroissoit se complaire à semer toutes sortes de difficultés sous leurs pas. Quand le jour parut, ils se tinrent cachés au milieu des broussailles, et restèrent jusqu'à la nuit dans l'attitude la plus fatigante. Ils se remirent en marche dès que la voûte du ciel ne fut plus que foiblement éclairée par les étoiles.

Une théière qu'ils avoient emportée leur servoit à faire cuire leurs alimens, savoir le riz à moitié corrompu, qu'ils avoient amassé depuis long-temps, et qui étoit tout couvert de moisissure.

Qu'on se figure la position de six

infortunés abandonnés de la nature entière sur la cime d'une haute montagne, sans vêtement, sans vivres, sans armes, ne craignant pas moins la férocité de leurs ennemis, que celle des ours et des loups qui peuplent la forêt de Matsmai, et qui sont redoutables pour les naturels eux-mêmes. Et quelle étoit leur unique ressource! de s'emparer d'une barque sur la côte. Mais en auroient-ils la force? leurs membres, enflés par la fatigue, les traîneroient-ils même jusque-là?

Les jours et les nuits s'écouloient et leur sembloient des siècles, car leur position empiroit de plus en plus. M. Golownin, dans sa relation, dit qu'il ne peut penser sans frémir aux chemins affreux qu'ils traversèrent, aux précipices qui manquèrent mille

fois de les engloutir; pour des millions, dit-il, je ne voudrois plus m'exposer à une telle aventure.

Ils côtoyoient l'île, mais sans pouvoir découvrir la plus petite barque; la saison de la pêche étant terminée, il ne restoit pas même de poissons qu'on eût mis sur le rivage pour les faire sécher; on les enlevoit pendant la nuit pour les serrer dans les maisons. Les Russes aperçurent çà et là des chevaux au vert, et ils voulurent s'en emparer; mais ces animaux extrêmement sauvages ne se laissoient pas approcher.

Ce n'étoit pas précisément le défaut d'alimens solides qui les affectoit, car il ne leur restoit guère d'appétit; mais ils étoient tourmentés d'une soif

dévorante, et ne trouvoient pas le plus petit ruisseau pour l'apaiser.

Le 1er mai ils entrevirent une rivière, auprès d'un village sur une côte sablonneuse : nombre de cavaliers et d'hommes à pied parcouroient les bords de la rivière. Ce fâcheux voisinage empêcha les fugitifs de faire du feu pendant le jour; ils ne furent pas moins effrayés pendant la nuit, par l'apparition d'une multitude de lanternes, et ils se blottirent dans le plus épais du bois, d'où ils pouvoient entendre les sentinelles qui battoient les heures dans le village. « Il falloit cependant, continue M. Golownin, sortir à tout prix de ce mauvais pas. Nous nous approchâmes de la rivière, et aperçumes un bateau amarré auprès d'une tente sur le rivage. La

tente paroissoit déserte. Le matelot Schajeff y introduisit la main, croyant trouver quelques alimens. Quelle fut notre épouvante lorsque nous entendîmes crier un homme que Schajeff avoit éveillé en lui portant la main sur le visage ! Persuadés que cet homme pourroit donner l'alarme, nous nous éloignâmes au plus vite, et l'aurore nous retrouva dans la même perplexité.

» Nous délibérions sur un nouveau plan pour nous emparer d'un bateau, et sortir de l'île, lorsque notre destinée s'accomplit. Nous remarquâmes d'abord çà et là des traces d'hommes que nous n'avions pas encore aperçues. Tout à coup M. Chlebnikoff découvrit sur une hauteur un peu éloignée une femme qui regardoit sans cesse de

notre côté, et paroissoit faire des signes avec la main à d'autres personnes. En effet nous ne tardâmes pas à être cernés de deux côtés par des hommes à pied et à cheval qui, en nous voyant, jetèrent de grands cris. Ce n'étoient pas des paysans comme nous l'avions cru d'abord, mais des soldats bien armés commandés par un officier. Le matelot Makaroff et moi, nous nous étions cachés dans les broussailles; nos camarades furent en un clin-d'œil arrêtés, et on leur lia les mains derrière le dos. On se mit ensuite à nous chercher, et l'on battit de tous côtés les buissons. Nous voyions distinctement les Japonais enfoncer les pointes de leurs lances dans des broussailles où aucun homme, quelque petit qu'il fût, n'auroit jamais pu se

cacher. Je me disposois à vendre chèrement ma vie, et à percer le premier qui se présenteroit ; mais je fus conjuré par Makaroff, les larmes aux yeux, de ne point faire résistance, parce que je compromettrois la vie de tous nos compagnons. Persuadé par ce discours, je jetai mon arme et m'avançai hors des broussailles, Makaroff se montra aussi. Les Japonais effrayés reculèrent de quelques pas ; mais me voyant désarmé ils s'approchèrent, nous lièrent les mains, et nous conduisirent au prochain village. Nos camarades y étoient déjà. On nous donna des rafraîchissemens, ensuite on nous garrotta de nouveau, mais avec moins de rigueur qu'à Kunaschir.

» On nous dirigea vers la ville. Nous remarquâmes que partout où nous

avions passé la nuit, les Japonais avoient marqué les traces de nos pas avec de petits bâtons enfoncés en terre. Ils avoient perdu nos vestiges sur les montagnes, mais ils les retrouvoient sur le sable. Il est probable qu'ils nous suivoient constamment, et que s'ils ne nous avoient pas arrêtés plus tôt, c'est qu'ils craignoient de nous une résistance désespérée.

» Il faut dire à l'honneur des Japonais que dans tous les villages par lesquels nous passâmes, on ne nous fit aucune insulte, et qu'on nous montra, au contraire, beaucoup de pitié. Les femmes nous apportoient à manger et à boire. La douleur que j'avois aux pieds me permettant à peine de marcher, le chef de l'escorte ordonna à deux de ses gens qui se relevoient tour

à tour, de me soutenir sous les bras.

» Le 3 mai, à deux lieues de Matsmai, nous vîmes arriver Teske avec un détachement de soldats impériaux : Teske nous fit de légers reproches sur notre fuite, et dit qu'il étoit obligé de nous fouiller. — Vous ne trouverez rien, répondit un matelot. — Je le sais, répliqua-t-il, mais il faut que la loi soit exécutée.

» Quand nous arrivâmes près de la ville, le concours des spectateurs fut immense. Derrière nous marchoient deux soldats avec l'officier qui nous avoit pris. Celui-ci étoit à cheval, vêtu de superbes habits de soie, et regardoit la multitude avec la complaisance et la fierté d'un triomphateur qui auroit mérité l'éternelle reconnoissance de ses compatriotes.

» Introduits dans le château, et bientôt après dans la salle où l'on juge les criminels, nous vîmes arriver M. Moor et Alexei. Le gouverneur ne tarda pas à paroître. Il n'y avoit pas le moindre changement dans sa physionomie, et il ne nous témoigna aucune colère.

» Le gouverneur me demanda avec sa bonté accoutumée pourquoi nous avions pris la fuite. Avant de répondre, je déclarai que moi seul j'étois coupable, et devois répondre pour tous, et que mes subordonnés n'avoient fait que suivre mes ordres. Faites-moi périr, ajoutai-je, mais n'infligez pas le moindre châtiment à mes camarades. Le gouverneur répondit froidement que si mon supplice étoit jugé nécessaire, on ne me demanderoit pas

pour cela mon avis, et que mes prières ne seroient non plus d'aucune utilité pour mes camarades ; ensuite il répéta sa question.

» Je m'expliquai sans réserve sur mes projets d'évasion. M. Chlebnicoff et les matelots questionnés à leur tour, déclarèrent qu'ils avoient dû m'obéir ; M. Moor eut la cruauté de les interrompre, et d'assurer que cela n'étoit pas vrai, qu'ils auroient pu comme lui résister à mes ordres.

» Saviez-vous donc, reprit le gouverneur, que si un seul d'entre vous se fût évadé, j'aurois ainsi que plusieurs officiers répondu de lui sur ma tête ?

» Nous n'ignorions pas, répliquai je, qu'au Japon comme en Europe, les surveillans immédiats doivent éprouver quelque correction lorsqu'ils ont

laissé évader des prisonniers ; mais il ne nous est pas permis de supposer que vos lois soient cruelles à ce point.

» Ici M. Moor déclara que la sévérité des lois japonaises ne nous étoit pas inconnue ; que plusieurs fois nous nous en étions entretenus. Je répondis qu'on nous avoit en effet parlé de la loi qui prononce la peine capitale contre les gardiens des prisonniers évadés, mais que je persistois à croire qu'on nous en avoit exagéré la rigueur. »

L'interrogatoire fini, on les conduisit dans une autre prison destinée aux malfaiteurs vulgaires, et qu'on nomme Inwérari.

Kisiski concierge de cette nouvelle résidence, fit fouiller les Russes de la tête jusqu'aux orteils ; et donna ordre

ensuite qu'on les enfermât séparément dans des espèces de cages. Celle de M. Golownin avoit six pas de longueur, cinq de largeur et environ dix pieds de haut.

Le 4 mai, il y eut un nouvel interrogatoire où les prisonniers furent conduits liés et garrottés, mais on les détacha dans la salle d'audience. M. Moor et Alexei ne partageoient point ce traitement ignominieux. Il ne se passa rien de très-remarquable dans cette audience, ni dans les suivantes. Deux mois se passèrent ainsi. Le 29 juin, le nouveau gouverneur arriva dans la ville, et prit possession de l'autorité; il se nommoit Oga-Saouara-Iseno-Cami. Tous les Japonais allèrent lui rendre leurs hommages, et les Russes lui furent présentés. Il

n'avoit que cinquante ans, et celui qu'il remplaçoit en avoit soixante-quatre ; cependant, à en croire M. Golownin, l'un et l'autre étoient plus jeunes que ne le sont d'ordinaire les personnes revêtues d'un tel emploi.

Peu de temps après, le nouveau gouverneur donna à traduire aux prisonniers une pièce en langue russe avec la traduction française, et portant pour suscription, *au gouverneur de Matsmai.* Elle étoit ainsi conçue :

» Le voisinage de la Russie et du Japon fait désirer pour le bien-être même des sujets de ce dernier pays, des liaisons d'amitié et de commerce plus étroites. Telle fut le motif de l'ambassade russe à Nangasaki. Cependant la réponse offensante et négative qui fut faite à cette démarche, et

l'extension du commerce des Japonais dans les îles Kouriles et de Sackalin qui peuvent être regardées comme des possessions russes, obligent enfin l'empereur de Russie d'employer des moyens vigoureux. Les Russes mettront tous les obstacles possibles au commerce des Japonais, jusqu'à ce que ceux-ci aient permis aux habitans d'Iturup et de Sackalin de trafiquer avec eux. Les Russes veulent seulement prouver par là que la partie septentrionale des Kouriles doit reconnoître leurs lois, et qu'un plus long refus du gouvernement de Iédo lui feroit perdre ces contrées. »

Ce papier n'avoit ni date, ni signature ; on n'y énonçoit point en vertu de quel ordre il étoit envoyé au Japon. Les Russes le signalèrent comme

un nouveau coup de tête de M. Chwostoff, fait sans la moindre autorisation de son souverain ; mais c'est ce qu'il n'étoit pas facile de persuader aux Japonais.

Le 14 juillet, l'ancien gouverneur étant parti pour la capitale, et ayant emmené Teske pour secrétaire, les Russes furent tirés de leur prison ordinaire, et enfermés dans l'Oksio, leur première résidence.

Le 6 juillet, on les amena au château ; le gouverneur étoit grièvement malade : celui qui exerçoit ses fonctions leur fit voir deux lettres datées du bord de *la Diane*, et écrites le 28 août.

La première étoit un message de M. Ricord au commandant de Kunaschir. Il y étoit dit que S. M. l'empereur

de toutes les Russies le chargeoit de rendre un nommé Leonsaimo et d'autres Japonais qu'une tempête avoit jetés sur les côtes du Kamtschatka; que le vaisseau qu'on voyoit étoit le même qui, l'année d'auparavant, s'étoit présenté dans ces parages pour faire de l'eau et du bois, et dont on avoit attiré perfidement à terre, pour les faire prisonniers, le capitaine, deux officiers, quatre matelots, et un Kourilien. M. Ricord ajoutoit qu'il ignoroit le sort de ces malheureux prisonniers; qu'il avoit l'ordre positif de témoigner au gouverneur de Kunaschir les dispositions amicales de son maître, mais qu'il exigeoit la délivrance de ses compatriotes, et qu'il ne quitteroit pas le port avant d'avoir reçu une réponse positive.

Le second papier étoit une lettre de M. Ricord à M. Golownin. Le lieutenant informoit son capitaine qu'il avoit annoncé au commandant de Kunaschir l'objet de son voyage par une lettre en langue russe avec la traduction japonaise. Il prioit M. Golownin de lui répondre, si cela lui étoit permis, et, dans le cas contraire, de détacher au moins un coin du papier sur lequel étoient écrits ces mots : « Nous sommes vivans. »

Les Russes furent émus jusqu'aux larmes des protestations d'amitié contenues dans cette lettre, et M. Moor, non moins attendri que les autres, chercha dès ce moment à se réconcilier avec son chef. La lettre prouvoit clairement que le gouverneur russe ne comptoit pas du tout recourir

à la force, mais seulement à des voies de persuasion pour recouvrer les prisonniers, et il n'en résultoit pour ceux-ci, que de vagues espérances. Ils supplièrent le gouverneur de leur permettre d'écrire seulement une ligne; mais cela ne pouvoit se faire sans un ordre exprès de la cour.

M. Golownin raconte longuement les détails successifs qu'il obtint par toutes sortes de voies, sur l'arrivée et les négociations du capitaine Ricord; en voici le résumé :

Il étoit arrivé devant Kunaschir, deux bâtimens dont un (*la Diane*) à trois mâts et l'autre à deux mâts; quatre-vingts hommes d'équipage montoient le premier; il y avoit sur le second quarante hommes et quatre femmes.

A l'approche de ces vaisseaux, la forteresse japonaise avoit fait feu sur eux sans pouvoir les atteindre, et les Russes étoient descendus tranquillement à l'aiguade pour remplir leurs futailles. Une barque japonaise ayant voulu entrer dans le port, on envoya un bateau armé pour la prendre. Plusieurs Japonais effrayés se jetèrent à l'eau, et il y en eut neuf de noyés. Les autres furent pris vivans, avec le propriétaire du bateau qui étoit un commerçant assez riche, respecté de ses compatriotes. On apprit de ces hommes que M. Golownin et ses compagnons n'étoient pas morts, comme l'avoit répondu le gouverneur de Kunaschir, mais qu'ils étoient enfermés dans la forteresse de Matsmai.

D'après cela, M. Ricord crut devoir s'abstenir d'autres hostilités. Il renvoya la barque et retint seulement le propriétaire et quatre de ses gens. Son projet étoit de retourner au Kamtschatka pour concerter des démarches ultérieures, et revenir l'année suivante.

Ces derniers détails étoient certifiés dans une lettre du lieutenant Rudakoff à M. Moor, lettre qui fut apportée à Matsmai, et qu'on enjoignit aux Russes de traduire. La version exacte fut transmise sans délai à Iédo.

Dans les premiers jours de novembre, on reçut d'Ochotzk une attestation donnée par Leonsaimo au capitaine de vaisseau Minitzki. Il y étoit certifié, entr'autres choses, que

la conduite de M. Chiwosstoff avoit été fortement improuvée par son gouvernement, et qu'on avoit ramené, lui Leonsaimo, dans son lieu natal.

Le 8 novembre, les Japonais que M. Ricord avoit débarqués à Kunaschir, et parmi lesquels se trouvoit Leonsaimo, revinrent du Kamtschatka à Matsmai où on leur fit subir un long interrogatoire. Après une semaine de séjour on les envoya à Iédo.

Vers cette époque, M. Golownin apprit que l'ancien gouverneur, leur protecteur, étoit tombé en disgrâce, et qu'on venoit de le mettre aux arrêts. Il fut presque aussi affligé de cette nouvelle que d'une lettre de leur ami Teske, où celui-ci laissoit entrevoir qu'il n'y avoit pas pour eux

de grandes espérances d'une délivrance prochaine.

Teske leur écrivoit en russe, mais en faisant des fautes telles, que ses missives eussent été indéchiffrables pour des personnes qui n'auroient point été accoutumées à son style. On lui répondoit dans la même langue et en se servant d'expressions à sa portée. M. Chlebnicoff lui écrivit une seule fois en japonais, mais avec des caractères russes que Teske entendoit à merveille (1).

Dans la suite Teske leur offrit une perspective un peu plus séduisante,

---

(1) L'alphabet russe a trente-deux lettres avec lesquelles il est facile d'exprimer les quarante-huit caracteres de l'alphabet vulgaire du Japon.

et les exhorta à la patience. Ce n'est pas, disoit-il, d'après un proverbe japonais, ce n'est pas avec un éventail qu'on dissipe les brouillards.

Sur ces entrefaites, le nouveau gouverneur mourut. Les prisonniers l'apprirent par hasard ; on leur dit en même-temps que, selon les lois du pays, cet événement seroit caché pendant quelques jours.

En effet, on ne divulgue autant que possible le décès d'un magistrat ou commandant supérieur qu'après que le gouvernement lui a donné un successeur, ou que son fils aîné a obtenu un rang. Quand un gouverneur ne laisse point de postérité, on accorde toujours quelques grâces à ses proches parens, afin d'adoucir les regrets de sa famille.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que ce secret n'est que d'étiquette ; il est seulement défendu d'annoncer la chose publiquement, mais on peut, sans danger, se la dire à l'oreille.

Chattori-Bingono-Cami fut nommé pour remplacer le défunt. On l'attendoit encore à la mi-février, lorsque l'interprète Kumadschéro annonça aux Russes que leur sort venoit d'être décidé dans la capitale. Il étoit autorisé à leur faire cette déclaration, mais il ne pouvoit sans de fortes peines, révéler leur destinée avant l'arrivée du nouveau gouverneur.

Cet officier entra en fonctions le 18 mars; il amenoit à sa suite Teske, l'ami des Russes, un savant académicien nommé Adati-sannay, et un in-



terprète hollandais qu'on appeloit *Baba-Sadsiroo*.

Teske donna aux prisonniers les plus touchantes preuves d'affection. A peine eut-il mis pied à terre (*Voyez la planche en regard*), et satisfait à ses devoirs, que, sans prendre le temps de visiter son père et sa famille, il courut à la prison des Russes, leur fit toutes sortes de caresses, et leur apporta des confitures; il les consola en même temps par une bien bonne nouvelle. Le gouverneur actuel avoit reçu l'ordre de négocier avec les Russes, et l'on venoit d'envoyer dans tous les ports la défense de tirer sur les vaisseaux de cette nation.

Les Russes devoient ce changement à la bienveillante intervention d'Arrao-

Madsimano-Cami dont la disgrâce n'avoit été que momentanée.

Le gouverneur de Iédo avoit d'abord résolu de n'écouter aucune explication des Russes ; on ne croyoit pas une parole de ce que racontoit Léonsaimo sur le désaveu formel des actes hostiles de M. Chwostoff. Arrao-Madsimano parvint à démontrer la vérité de tous ces rapports. Il déclara en plein conseil qu'il ne falloit pas juger les lois et les usages des autres nations d'après les mœurs et les idées de son pays, et que le mieux à faire, étoit de s'entendre avec le gouverneur de la province russe la plus voisine. Les ministres vouloient que le bâtiment russe chargé d'apporter les négociateurs ne pût être reçu qu'à Nangasaki ; mais l'an-

cien gouverneur de Matsmai s'y opposa ; il fit sentir qu'il seroit ridicule d'exiger un si long voyage, lorsque les îles Kouriles étoient le point le plus favorable à des communications promptes et faciles. On objecta qu'on ne pouvoit, sans violer les lois du pays, admettre un navire étranger dans un autre port que Nangasaki. Arrao-Madsimano répondit avec dignité :

Le soleil, la lune et les planètes, ouvrage du Tout-Puissant, éprouvent des variations dans leurs cours, et vous voudriez que vos lois, ouvrage de foibles mortels, fussent éternelles et immuables !

Teske assura ses amis qu'aucun autre seigneur japonais n'auroit osé tenir à la cour un pareil langage ; mais

Arrao étoit estimé pour sa pénétration et pour ses vertus ; le peuple le chérissoit, et il ne craignoit jamais de dire la vérité. D'ailleurs il étoit beau-frère du gouverneur de la capitale, et cette charge n'est donnée qu'aux personnages qui ont le plus d'accès auprès du prince. Ajoutez à cela qu'il étoit frère d'une des maîtresses de l'empereur.

A cette époque Arrao venoit d'obtenir une charge beaucoup plus importante que l'ancienne, celle de surintendant des bâtimens impériaux dans toute l'étendue de l'empire.

L'entretien de Teske avec ses anciens amis dura si long-temps que son père fut obligé de l'envoyer chercher deux fois.

Les infortunés captifs reconnurent

toutefois que le terme de leur délivrance n'étoit pas très-prochain ; car on leur envoya sans délai l'académicien de Iédo et l'interprète hollandais pour qu'ils leur donnassent des leçons de langue russe.

M. Golownin fut aussi chargé, avec Teske et Kudmadschéro, de faire la traduction russe d'une lettre aux commandans des ports principaux des Kouriles, lettre par laquelle il leur étoit enjoint de communiquer aux premiers bâtimens russes qui viendroient dans leurs parages, les nouvelles intentions du gouvernement.

M. Moor fit à ce sujet à M. Golownin une singulière proposition. Lorsqu'un bâtiment russe arrivera à Matsmai, dit M. Moor, il n'est pas juste que ce soit vous qui vous rendiez

le premier à son bord ; car vous avez été par votre imprévoyance le seul auteur de tous nos malheurs ; un matelot rempliroit mal cette mission ; M. Chlebnikoff est dangereusement malade ; je ne vois donc que moi en état d'être chargé des négociations.

M. Golownin répondit comme il le devoit à cette proposition qui finit par dégénérer en menaces. M. Moor prétendoit tenir d'un de ses gardiens que le projet des Japonais étoit d'envoyer à bord tous les prisonniers actuels, et de retenir en échange les principaux officiers du vaisseau ; cela étoit extrêmement invraisemblable, et d'ailleurs comment un simple soldat auroit il pu faire une confidence de cette nature ?

On fit bientôt après traduire par

M. Golownin une lettre destinée aux commandans des vaisseaux appartenans à la Russie. Elle portoit en titre : Les deux Ginmijaks (lieutenans du gouverneur) de Matsmai, au commandant du vaisseau russe.

Il y étoit dit en substance que les Japonais avoient reçu à Nangasaki, suivant leurs lois, l'ambassadeur Résanoff qui n'avoit pas à se plaindre de la moindre offense ; que cependant de vaisseaux russes avoient, sans aucun motif, commis des hostilités sur les côtes japonaises. En voyant arriver *la Diane*, le gouverneur avoit dû traiter les Russes en ennemis, et faire prisonniers ceux que le hasard avoit amenés entre ses mains. Les prisonniers, ajoutoit-on, soutenoient que les navires dont on avoit à se

plaindre appartenoient à de simples particuliers; mais leur qualité même de captifs empêchoit de les croire, et la ville de Chakodade étoit fixée comme le lieu où l'on pouvoit donner des explications ultérieures.

Les Russes voulurent que cette dépêche fût traduite avec toute la fidélité imaginable pour que le sens n'en pût être mal interprété. Ils demandèrent que l'on suivît autant que possible l'ordre des mots de l'original, sans aucun égard à l'élégance du style : aussi ce travail dura-t-il plusieurs jours, et l'on exigea ensuite des révisions et des corrections. Il fut fait plusieurs copies de cette dépêche, et on l'envoya dans les différens ports avec une suscription en langue russe.

Le 27 mars, le nouveau gouver-

neur fut installé. C'étoit un homme de trente-cinq ans et d'une physionomie très-heureuse ; sa suite étoit de huit hommes, parce qu'il étoit d'un rang supérieur aux gouverneurs précédens. Les prisonniers russes furent bien reçus par lui.

Teske résista à toutes les intrigues qu'employa M. Moor pour obtenir du gouverneur une audience secrète.

Nous laisserons M. Golownin rendre compte lui-même de la manière dont il se comporta avec les élèves qu'on lui avoit confiés. L'interprète de la langue hollandaise, dit-il, tira beaucoup de fruit de notre dictionnaire russe et français : c'étoit un homme de vingt-sept ans, doué d'une intelligence rare, et possédant beaucoup de connoissances de la grammaire. Je

composai exprès pour son usage une grammaire russe que je fis entièrement de mémoire. Tous les exemples étoient tirés de l'amitié réciproque qui doit unir les deux nations, et les Japonais trouvèrent ce choix excellent. Ils copioient à l'envi mes cahiers, quoiqu'ils formassent un volume assez épais.

L'académicien se mit à traduire avec mes conseils un traité d'arithmétique publié à Pétersbourg en langue russe, à l'usage des petites écoles. Ce livre ne faisoit pas partie de ma bibliothèque ; il appartenoit à un nommé Kodai, l'un des Japonais que Laxmann a ramenés dans leur patrie. Nous remarquâmes que les règles du calcul lui étoient familières ; mais il désiroit connoître seulement notre

procédé pour la démonstration. Les connoissances de cet homme en mathématiques eurent lieu de m'étonner.

Les Japonais tiennent pour vrai le système d'astronomie de Copernic ; ils connoissent la planète d'Herschell et ses satellites. Mais ils n'ont pas encore entendu parler des nouvelles planètes découvertes par Olbers et Piazzi ; savoir : Junon, Pallas, Cérès et Vesta.

M. Chlebnikoff charmoit l'ennui de sa captivité, en calculant des tables de logarithmes, de sinus et de tangentes. Notre académicien n'en ignoroit aucunement l'usage. On lui demanda la démonstration du fameux carré de l'hypothénuse, il la fit sans hésiter.

Les Japonais calculent avec exac-

titude les éclipses de soleil et de lune. on est fondé à croire qu'ils ont fait traduire l'Astronomie de Lalande ; ils ont d'ailleurs dans la capitale un habile astronome d'Europe, le Hollandais Laxmann.

M. Moor étoit presque devenu fou. Plusieurs fois il voulut se tuer, ou peut-être en fit semblant. Il est certain que sa raison étoit aliénée.

On étoit dans la saison où l'on attendoit de jour en jour le retour de *la Diane* et du capitaine Ricord. Les prisonniers étoient dans des angoises inexprimables. Enfin ils reçurent le 20 juin l'annonce officielle de l'arrivée de *la Diane* à Kunaschir. Le lendemain on demanda à M. Golownin lequel de ses matelots il désignoit pour faire le voyage avec Alexei. M. Go-

lownin préféra s'en rapporter au sort, qui se déclara en faveur de Simanoff.

Le 22, on apporta une lettre de M. Ricord pour son capitaine, et une autre pour le gouverneur de Matsmai. Il y annonçoit son arrivée à Kunaschir avec Tachatay-Kachi, propriétaire de la jonque qu'il avoit arrêtée, et avec deux Japonais. Les deux autres et le Kourilien étoient morts au Kamtschatka malgré tous les soins qu'on avoit pris pour leur conserver la vie.

Un officier japonais, Takahassy-Sampey, fut désigné par le gouverneur pour négocier avec M. Ricord.

Le 24, Simanoff et Alexei s'embarquèrent pour Kunaschir avec cet officier et l'interprète Kumadschéro. M. Golownin avoit mis Simanoff au courant de tout ce qu'il devoit dire.

20.

Le 19 juillet, l'obanjo fit voir aux Russes une note officielle de M. Ricord à Sampey, et deux lettres pour MM. Golownin et Moor.

Dans la première note, M. Ricord remercioit le gouvernement japonais de sa démarche amicale : il annonçoit qu'il alloit sans retard mettre à la voile pour Ochotzk, et qu'il reviendroit au mois de septembre avec les explications qu'on désiroit. Mais au lieu de se rendre au port de Chakodade, dont l'entrée lui étoit inconnue, il préféroit que ce fût à Endermo (1), qui est décrit dans la relation de Broughton.

Dans ses lettres à ses camarades,

---

(1) Les Japonais nomment ce port *Es-Edomo*.

M. Ricord les invitoit à espérer une fin prochaine de leur captivité.

Sampey, Kumaddschéro, Simanoff et Alexei revinrent à Matsmai.

« Mes lecteurs, dit M. Golownin, jugeront facilement quelle fut notre joie de revoir Simanoff qui venoit de communiquer avec nos compatriotes. Depuis deux années entières, nous n'avions entendu parler ni de la Russie, ni d'aucune autre contrée européenne; nous savions à peine ce qui se passoit au Japon même: aussi notre curiosité fût vivement excitée. Enfin, nous allions avoir des nouvelles des événemens importans qui avoient dû se passer dans ce long intervalle..... Il s'en fallut de beaucoup que notre attente fût remplie. Simanoff étoit un homme du peuple, un marin illettré, qui regar-

doit les Turcs et les Français comme une seule et même nation. Jamais la politique n'étoit entrée dans sa tête ; il ne s'occupoit pas davantage des pays qui servoient de théâtre à la guerre. Tout ce qu'il put nous apprendre, ce fut que les Français, avec trois de leurs alliés dont il lui avoit été impossible de retenir les noms, avoient envahi la Russie, et qu'il y avoit eu une bataille très-meurtrière à soixante werstes de Smolensk. Tous ceux des Français qui n'étoient pas restés sur le champ de bataille avoient pris la fuite avec Buonaparte (1). Quant aux détails, notre ami Simanoff les ignoroit absolument ; mais, en revanche, il s'étoit informé à merveille des nais-

(1) Au départ de *la Diane*, du Kamtschatka, les suites du passage de la Bérésina n'étoient pas encore connues.

sances, des morts et des mariages qui pouvoient concerner ses compagnons.»

M. Golownin reçut ensuite des Japonais d'autres nouvelles qui ne lui causèrent pas moins d'étonnement. Deux gros bâtimens hollandais expédiés de Batavia, avec un chargement de denrées coloniales, s'étoient présentés récemment devant Nangasaki, après plusieurs années d'interruption de tout commerce entre la Hollande et le Japon. Les commandans de ces vaisseaux disoient que leur nation venoit de faire la paix avec l'Angleterre, et qu'ils pouvoient librement naviguer.

Les Russes dirent que cela ne pouvoit être vrai, que les Anglais avoient fait depuis long-temps la conquête de Batavia, et qu'il étoit vraisemblable qu'ils envoyoient eux-mêmes ces navires à Nangasaki.

Cette conjecture fut vérifiée par l'événement. Au surplus, les Japonais étoient fort embarrassés dans leurs relations avec les Hollandais; ils avoient appris d'abord vaguement que la Hollande avoit été érigée en royaume en faveur d'un frère de Buonaparte; ensuite que Napoléon avoit rappelé son frère, et réuni la Hollande à la France. Ne voulant point commercer avec une province française, les Japonais avoient interdit depuis cinq ans toute communication avec les vaisseaux de Batavia. Les Hollandais enfermés à Nangasaki s'y trouvoient dans le dénûment le plus affreux; ils avoient été obligés de vendre, pour vivre, jusqu'aux vitres de leurs fenêtres.

On a su depuis que les Japonais, instruits du nouvel état de choses en Europe, ont consenti à recevoir les

Hollandais sur le même pied que par le passé.

Les Japonais communiquèrent aussi à M. Golownin la nouvelle que les Hollandais avoient apportée à Nangasaki, la prise de Moskou par les Français, et la destruction de cette ville que les Russes eux-mêmes, dans leur désespoir, avoient incendiée. Si les Français sont maîtres de votre ancienne capitale, dirent les Japonais, ils se sont donc emparés de toute la Russie, jusqu'à Moscou? Les prisonniers affirmèrent que cela n'étoit pas possible, et que c'étoit une invention ridicule des Hollandais : ils parloient en cela de bonne foi, ne croyant pas que la chose fût réelle.

Le 26 août, les prisonniers reçurent une audience solennelle du

gouverneur : il leur communiqua un ordre de sa cour, lequel lui enjoignoit de mettre les captifs en liberté, dans le cas où les explications qu'apporteroit le vaisseau seroient satisfaisantes ; en conséquence, il leur annonça qu'on alloit les transférer à Chakodade, où il se rendroit aussi de son côté.

Les Russes, avant de partir, reçurent les adieux et toutes sortes de présens de leurs amis : on les avoit placés dans une maison plus commode ; ils n'étoient plus regardés comme des prisonniers, mais comme des hôtes.

Le 30 août, ils partirent au milieu d'une multitude immense qui accourut pour les voir une dernière fois. On leur permit, d'aller hors de la ville, à cheval ou à pied, selon qu'ils le dési-

roient. Une nombreuse escorte les conduisoit. (*Voyez dans le frontispice l'uniforme des soldats impériaux.*)

M. Moor étoit presque le seul surveillé, parce qu'on craignoit qu'il n'attentât à ses jours. La conduite de cet officier étoit vraiment inexplicable. Il ne cessoit de pleurer, et lorsque les Japonais lui demandoient la cause de son affliction, il répondoit : Je vois bien qu'on nous trahit, et que toutes ces caresses sont autant de ruses pour déguiser le sort qu'on nous réserve ! Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que les matelots se laissoient tromper par ces mauvais pronostics.

Le 2 septembre les Russes entrèrent à Chakodade ; on leur assigna pour logement un bâtiment impérial dans l'enceinte des fortifications. Leur

chambre étoit entourée de petits jardins ; mais comme elle ne recevoit de jour que par en haut, on ne pouvoit jouir de la perspective. C'étoit donc à peu près une prison ; mais la propreté y régnoit de toutes parts.

En attendant le retour de *la Diane*, M. Golownin continua avec l'académicien japonais et les autres élèves, ses leçons de langue russe. Il avoit déjà traduit à l'usage du premier tous les chapitres de l'ouvrage de M. Libes concernant l'Astronomie ; il seconda l'interprète hollandais dans la traduction d'un petit Traité sur la Vaccine. Un médecin russe avoit fait cadeau de ce livre précieux à Leonsaimo.

Teske s'occupoit d'une tâche beaucoup plus importante. On l'avoit

chargé de refaire toutes les notes officielles relatives à l'ambassade de Résanoff, dans la persuasion où étoit la cour de Iédo que le véritable sens des dépêches avoit été altéré par les interprètes de Nangasaki : M. Golownin et ses amis l'aidèrent à en faire une version rigoureusement littérale.

Enfin, on fit traduire à M. Golownin une note officielle japonaise que lui et les siens seroient chargés de porter dans leur patrie; en voici le teneur :

SOUVENIR.

De par les Ginmijaks, premiers lieutenans du prince de Matsmai :

Un vaisseau russe (1) est venu il y a

(1) Celui de Laxmann.

vingt-deux ans à Matsmai; un autre (1) s'est présenté il y a onze ans devant Nangasaki : quoique les lois de notre pays aient été bien expliquées, nous craignons de ne nous être pas fait entendre, à cause de la différence considérable des langues et des écritures. Vous qui êtes restés long temps parmi nous, vous en comprendrez d'autant mieux nos usages.

» En conséquence, lorsque vous serez de retour en Russie, vous annoncerez aux commandans des côtes du Kamtschatka, d'Ochotzk et autres, les intentions précises de notre gouverneur, afin qu'ils n'ignorent pas les lois japonaises relativement aux vaisseaux étrangers, et qu'il

---

(1) Celui de Krusenstern.

n'arrive plus de malentendu de votre côté.

» Dans notre pays la religion chrétienne est sévèrement défendue ; aucun vaisseau européen n'est admis ailleurs qu'à Nangasaki, et il est enjoint aux commandans des forts de tirer sur lui. Les vaisseaux russes ne sont pas plus exceptés que les autres. On n'a point repoussé par la force le bâtiment qui, cette année, est venu à Kunaschir, parce que nous voulions parlementer avec lui ; mais la cause n'existant plus, on feroit feu sur tout autre qui se présenteroit. Songez bien à cette déclaration, afin de n'avoir pas à nous imputer les désagrémens ou les malheurs qui pourroient arriver.

» Chez nous existe la loi suivante : *Si quelque Européen entreprend de*

convertir nos sujets au christianisme, qu'il ne puisse retourner dans sa patrie, et que les châtimens les plus sévères lui soient infligés. Vous n'êtes point contrevenus à cette loi ; c'est pour cela qu'on vous laisse retourner chez vous, souvenez-vous-en bien.

» Depuis quelques années, des vaisseaux russes sont sortis de celles des îles de *Raschoua* (1) qui vous appartiennent, avec le dessein secret d'explorer nos possessions ; quoique nous entrevissions bien le but de cette entreprise, nous avons souffert deux fois que les Raschouans (les Kouri-

(1) Les Japonais nomment ainsi toutes les Kouriles, parce que leur domination commence à celle de Raschoua proprement dite.

liens) qui n'avoient fait qu'obéir aveuglément à leurs maîtres, retournassent dans leurs foyers. Qu'ils s'en gardent bien à l'avenir; on les retiendroit prisonniers, et on les traiteroit selon toute la rigueur des lois. Souvenez-vous encore de ceci.

» Dans notre pays, on ne désire faire de commerce avec aucune contrée étrangère; car nous n'avons besoin d'aucune des choses nécessaires à la vie. Il est vrai que nous recevons à Nangasaki des étrangers; mais c'est une nation avec qui nous sommes liés depuis long-temps; ce n'est pas l'ardeur du gain, ce sont d'autres motifs qui nous déterminent (1). Nous

(1) Les Japonais ont surtout pour objet dans leur commerce avec les Hollandais, de se procurer des drogues mé-

voyons, d'après toutes vos notes officielles, que vous avez toujours mal à propos comparé les usages de votre empire avec les nôtres. Ne pensez donc plus, à l'avenir, à recommencer des tentatives de ce genre.

» Fait à Matsmai, dans la dixième année, le vingt - sixième jour du sixième mois. » (*Suivent les signatures et les sceaux.*)

En remettant ce papier à M. Golownin, Teske lui déclara, par ordre de ses chefs, qu'il ne falloit pas croire que les Japonais méprisassent la religion chrétienne, ni que les chrétiens

---

dicinales qui manquent dans leur pays; et d'ailleurs c'est pour eux un moyen de savoir ce qui se passe dans les autres contrées.

fussent regardés par eux comme les plus vils des hommes. Ils pensoient, au contraire, que chaque religion et chaque pays comptent parmi leurs sectateurs et leurs sujets des hommes vertueux; que l'estime ou le mépris qu'on doit aux hommes est indépendant de leur croyance; mais que leur haine contre le christianisne tenoit à des circonstances politiques, l'introduction de ce culte ayant occasionné parmi eux une guerre civile épouvantable.

La Diane reparut dans ces parages plus tard qu'on ne l'avoit calculé, et seulement vers la mi-septembre. On fit aussitôt des dispositions. Des troupes furent rassemblées en grand nombre; on éleva sur la côte de nouvelles batteries et des casernes. M. Golow-

nin craignit un moment qu'on ne tendît un piège à M. Ricord, qu'on ne s'emparât par ruse de son bâtiment, et qu'on ne vengeât sur son équipage la mort des neuf insulaires de Kunaschir qui s'étoient noyés lorsqu'il s'étoit emparé de leur jonque. Teske, à qui il ne déguisoit pas ses craintes, lui répondit qu'elles étoient sans aucun fondement, que c'étoit la coutume des Japonais de ne recevoir des étrangers qu'avec une circonspection extrême. Il raconta à ce sujet qu'à l'époque du voyage de M. de Résanoff à Nangasaki, l'on avoit dressé sur les forts une multitude extraordinaire de batteries, et qu'on avoit fait venir des soldats de tous côtés.

Le 27, *la Diane* s'approcha du

port. Elle y entra le lendemain, malgré le vent contraire, et les Japonais ne purent contenir leur admiration; ils ne se faisoient aucune idée d'une semblable manœuvre.

Lorsque le bâtiment fut à l'ancre, les deux interprètes et l'académicien revinrent de son bord avec un papier que M. Ricord avoit donné à Tachatay-Kachi. C'étoit la réponse de M. Miniski, gouverneur d'Ochotzk, à la note des deux lieutenans de l'obanjo de Matsmai. On y expliquoit clairement la conduite de Chwostoff, et l'improbation formelle du gouverne-russe pour les actes extravagans qu'il s'étoit permis; on présentoit leur prochaine délivrance comme le moyen le plus sûr d'apaiser toute animosité.

M. Golownin déclare ici, avec re-

gret, que M. Moor, furieux de se voir déçu dans l'espérance qu'il avoit formée de s'établir au Japon, employa des intrigues condamnables pour envenimer les intentions du gouverneur d'Ochotzk : heureusement, les Japonais eux-mêmes ne le crurent pas.

Le jour suivant, on pria les prisonniers de traduire une autre dépêche apportée par M. Ricord : c'étoit une déclaration du gouverneur civil d'Irkutzk.

Le gouverneur commençoit par exposer les véritables motifs du premier voyage de *la Diane* : il présentoit dans tout son jour la conduite de Chwostoff, et invitoit l'obanjo de Matsmai à traiter avec M. Ricord, qu'il constituoit son plénipotentiaire. S. Exc. prioit l'obanjo d'accepter en signe d'amitié

quelques légers présens, tels qu'une superbe montre d'or et des pièces de casimir rouge, ajoutant qu'aussitôt que les prisonniers seroient libres, M. Ricord en témoigneroit sa gratitude par de nouveaux présens.

La dépêche étoit terminée par le désir de recevoir une réponse amicale, sans quoi le gouverneur russe verroit, à son grand regret, dans les Japonais, des ennemis de la Russie, et en informeroit son souverain. « En ce cas, ajoutoit-il, S. M. l'empereur de toutes les Russies sera contrainte à opposer la force à la force, et à exiger une satisfaction à main arméee, quoique l'emploi d'un tel moyen puisse *ébranler dans ses fondemens l'empire du Japon.* »

L'on avoit joint à cette dépêche

des traductions en tartare mantcheou et en japonais. La première fut inutile, faute d'un interprète mantcheou; la seconde étoit remplie de fautes, et inintelligible en plusieurs endroits. On demanda à M. Golownin une version nouvelle, qui l'occupa deux jours.

Les Japonais furent très-contens de la lettre, à l'exception d'un passage qui blessoit particulièrement leur orgueil national; c'étoit la menace de voir leur empire ébranlé jusque dans ses fondemens. M. Golownin eut toutes les peines du monde à leur faire entendre le sens figuré de ces paroles: On ne prétend pas, dit-il, renverser de fond en comble tout votre territoire; mais on veut dire qu'une guerre avec la Russie pourroit vous faire beaucoup de mal, et oc-

casionner une révolution. Quant à M. Moor, il leur inculqua de toutes autres idées ; il dit que la menace étoit, dans toutes les acceptions possibles, fort impertinente, et qu'il ne concevoit pas surtout comment on avoit eu la pensée de faire au puissant gouverneur de Matsmai un cadeau aussi misérable que celui d'une montre et de quelques pièces de drap. Heureusement les officiers japonais avoient déja apporté à terre ces présens par curiosité. La montre contenoit un mécanisme ingénieux et d'autant plus admirable pour les Japonais, qu'ils ne pouvoient y rien comprendre. En touchant un ressort on voyoit paroître un petit tableau mouvant en émail ; il représentoit un lac et un cheval qui s'y abreuvoit en baissant

et en relevant alternativement la tête. Les Japonais dirent qu'ils n'avoient jamais rien vu de si précieux.

M. Golownin, impatient de recevoir des nouvelles d'Europe, fit demander au lieutenant Ricord un recueil des dernières gazettes. Lui et ses compagnons les lurent avec une avidité extrême. Ces gazettes annonçoient la retraite de l'armée française, et alloient jusqu'à la mort du prince Kutusoff. Les Japonais instruits par les Russes de ces détails, en témoignèrent leur admiration ; ils regardoient le prince Kutusoff comme le plus grand des guerriers, car ils entendoient fort bien sa tactique, laquelle avoit consisté à attirer l'ennemi le plus avant possible dans l'intérieur du pays, et ensuite à lui couper la retraite.

C'est, observe M. Golownin, la manière dont les Japonais ont toujours fait la guerre quand on les a attaqués sur leur territoire.

Le 5 octobre fut le jour fixé pour une entrevue entre M. Golownin et M. Ricord; elle eut lieu sur le rivage, et l'on ne sauroit trop admirer le dévouement du lieutenant de *la Diane*. Instruit par la cruelle expérience de son chef, il pouvoit craindre d'être trahi et retenu prisonnier; aucun danger ne le rebuta, il se prêta à tous les caprices des Japonais, pour obtenir la délivrance de ses compatriotes.

Dès le matin, un interprète apporta à M. Golownin son chapeau, un autre lui remit son épée, et l'un et l'autre le félicitèrent sur le bon-

heur qu'il alloit enfin goûter. M. Golownin n'avoit fait aucune difficulté de se vêtir, suivant le goût des Japonais, avec une jaquette de soie richement brochée, et des hauts de chausse de la même étoffe qu'on lui avoit fait faire exprès à Chakodade. L'épée à l'européenne et le chapeau à trois cornes faisoient un singulier contraste avec ce costume ; mais les Japonais n'y regardoient pas de si près, et M. Golownin voyoit avec alégresse dans la remise de son arme, la preuve qu'on ne le regardoit plus comme prisonnier. Il fit donc tout ce qu'on voulut, et parut devant ses compatriotes dans un costume où il étoit presque méconnoissable. S'il n'eût pas le même jour fait raser sa barbe pour la première fois depuis

son séjour dans ce pays, on l'eût pris pour une sorte d'épouvantail.

Les témoins de l'entrevue furent les trois interprètes, l'académicien et quelques officiers inférieurs. Vers midi on les conduisit dans une jolie maison qui servoit de bureau de douanes; un grand nombre de soldats étoient rangés au dehors sous les armes. Les Japonais s'assirent les jambes croisées, M. Golownin se plaça sur une chaise. Bientôt après l'on vit arriver M. Ricord dans la chaloupe du gouverneur avec l'officier Saweljeff, et un naturel d'Irkutsk nommé Kisseleff qui avoit appris le japonais en Russie.

La conférence fut des plus touchantes. M. Golownin et M. Ricord se communiquèrent respectivement

tout ce qu'il leur importoit de savoir. Ils étoient assis en face l'un de l'autre. Les Japonais les laissèrent causer tant qu'ils voulurent, sans s'occuper de leur conversation. Avant qu'ils se quittassent, on leur servit du thé et des confitures. M. Golownin conduisit son ami jusqu'au bateau qui le ramena à bord de *la Diane*.

Le 6 octobre, M. Chlebnikoff et M. Moor reçurent à leur tour leur chapeau et leur épée, et on leur annonça qu'ils alloient entendre de la bouche du gouverneur lui-même l'assurance qu'ils étoient libres. L'audience se tint à cet effet dans une grande salle. Le gouverneur tira de son sein une feuille de papier, et la leva en disant : Voici un ordre du gouvernement. Pendant que les inter-

prètes traduisoient ces paroles, les officiers japonais restoient immobiles et les yeux baissés. Le gouverneur lut ensuite à haute voix ce papier : c'étoit un ordre de faire embarquer les Russes dès le lendemain.

On leur remit après cela un autre papier dont voici la traduction :

« Après être demeurés plus de deux ans dans une forteresse japonaise, et sous un climat étranger, vous allez enfin goûter le bonheur de revoir votre patrie : rien ne pouvoit m'être plus agréable. Vous, M. Golownin, comme le plus âgé de vos compagnons, vous avez eu d'eux le plus grand soin, et atteint complétement votre but : recevez-en mes éloges.

» Vous avez été à portée de connoître les lois de notre pays, la pro-

hibition de tout commerce avec les étrangers, et la nécessité où sont leurs vaisseaux de s'éloigner de nos côtes. Faites-le bien connoître dès votre retour en Russie. Nous aurions bien voulu vous traiter avec tous les égards qui dépendoient de nous, mais ne connoissant pas vos mœurs, nous vous avons peut-être plus d'une fois choqués. Chaque pays a ses usages; mais les bonnes actions sont de tous les pays : dites encore cela à vos compatriotes. Je vous souhaite à tous un heureux voyage. »

Les gimnijaks, ou lieutenans, firent remettre aux Russes une lettre de félicitation à peu près semblable.

L'amitié qu'on témoignoit à ces infortunés voyageurs ne peut s'exprimer. Le grand prêtre de la ville avoit de-

mandé et obtenu du gouverneur la permission de faire faire dans les temples, pendant cinq jours, des prières publiques pour qu'ils retournassent sains et saufs dans leur patrie.

Le soir du 6 octobre, on donna un excellent souper à M. Golownin et à ses compagnons. Les interprètes firent porter chez eux des cabinets du Japon en échange des livres qu'on leur avoit donnés, et qu'ils n'acceptoient qu'avec l'autorisation du gouvernement. On eut soin de faire entendre aux Russes que ce qu'ils recevoient leur venoit de la cour; car au Japon l'on met un soin extrême à écarter toute idée de vénalité de la gestion des hommes qui exercent une fonction publique.

Le 7 octobre, à midi, l'on con-

duisit les Russes sur le rivage. Un Japonais portoit sur un plateau un petit coffre dans lequel étoit la déclaration du gouverneur de Matsmai, écrite sur une pièce d'étoffe de soie. Cette pièce officielle fut remise à M. Ricord. On leur apporta ensuite des présens pour le gouverneur d'Irkurtzk, et des vivres pour tout leur voyage. Les Japonais s'éloignèrent, après leur avoir souhaité le plus heureux succès.

Les officiers et les matelots de *la Diane* reçurent leurs camarades avec un enthousiasme qu'on ne sauroit dépeindre. La captivité de M. Golownin et de ses compagnons avoit duré deux ans, deux mois et vingt-six jours; ce n'étoit que depuis six mois qu'ils avoient commencé à concevoir l'espérance de retourner dans leur patrie.

Le lendemain ils reçurent à bord la visite de plusieurs officiers japonais. Teske et Kumadschéro leur envoyèrent des étoffes de soie, du thé japonais, d'excellent sakki et des confitures. Les Russes régalèrent leurs hôtes avec du thé chinois, de l'eau-de-vie et des liqueurs. Ces breuvages les mirent de bonne humeur, et les rendirent communicatifs. Ils demandèrent à voir la signature de l'empereur Alexandre. M. Golownin la leur montra sur un brevet de l'ordre de Saint-Wladimir. A l'aspect de cette signature, les Japonais s'inclinèrent profondément, et restèrent quelque temps dans cette attitude : ils n'osèrent l'examiner qu'avec le plus grand respect.

On fit à ces bons Japonais quel-

ques cadeaux qu'ils emportèrenten les cachant dans leurs larges manches, pour qu'on ne pût les voir. Ils acceptèrent un Atlas du capitaine Krusenstern, des cartes de l'Atlas de la Pérouse, d'autres livres et diverses cartes de géographie. On leur offrit des estampes encadrées : mais ils ne voulurent prendre ni les cadres ni les verres.

Pendant que les personnages de distinction étoient reçus dans la chambre du capitaine, le pont étoit couvert de curieux, de soldats, et même de femmes. M. Ricord leur fit voir le vaisseau dans les plus grands détails. Il leur distribua comme souvenirs une pièce d'étoffe rouge pour faire des bourses à tabac, et donna à chacun deux verres à facettes,

comme on en met aux lustres ; c'étoit pour eux une grande rareté.

Les Russes ne furent débarrassés qu'à la nuit de cette société bruyante.

Le 8 ils ouvrirent un grand coffre qu'on avoit apporté à bord : ils y retrouvèrent avec étonnement tous les effets qui appartenoient aux prisonniers, tels que leurs habits, leur linge et leur argent. Tous ces objets portoient sur une étiquette le nom du propriétaire ; parmi ceux que M. Ricord leur avoit envoyés de Kunaschir, se trouvoit un nécessaire à barbe avec un miroir qui s'étoit brisé lors du transport par terre. On en avoit rassemblé les morceaux dans un sac avec un billet d'excuse, où l'on disoit qu'ignorant que ce miroir fût si fragile,

on l'avoit emballé sans précautions. En effet, on porte ordinairement les moindres objets avec tous les soins imaginables (*Voyez la planche en regard.*)

Le vent ne se trouva favorable que le 10 octobre, et l'on mit enfin à la voile ce jour là. Teske, Kumadschéro et Tachatay-Kachi vinrent sur de petits bateaux prendre congé de leurs amis. Le rivage étoit couvert de spectateurs qui poussèrent de vives acclamations, lorsqu'ils virent le vaisseau se mouvoir.

« Les Japonais, dit M. Golownin, nous firent des signes d'amitié tant qu'il leur fut possible de nous voir ; mais un vent frais nous éloigna avec la rapidité d'une flèche, de cette côte

où nous avions souffert tant de maux, et où nous avions enfin éprouvé la générosité de ces hommes que des Européens ultra-civilisés regardent peut-être comme des barbares ! »

Le voyage de *la Diane* jusqu'au Kamtschatka n'offre rien de remarquable. M. Golownin parle seulement d'une tempête violente qu'ils éprouvèrent sur la côte orientale de l'île de Matsmai, mais qui ne leur causa aucun dommage.

Les montagnes couvertes de neige, les volcans et les impénétrables forêts qui hérissent les côtes du Kamtschatka, semblèrent à nos voyageurs un autre paradis terrestre ; car ils se trouvoient enfin dans leur patrie.

Quant à M. Moor, accablé de remords, il étoit tombé dans une apathie

qui excitoit la pitié de tous ses camarades. Il restoit plusieurs jours de suite sans vouloir prendre de nourriture, et il mangeoit ensuite immodérément. On eût dit que, par ces excès en sens contraire, il cherchoit à attirer sur lui une maladie mortelle. Quand il fut débarqué au port de Saint-Pierre et Saint-Paul, on s'efforça vainement de le distraire. Il cherchoit la solitude; on le surprenoit quelquefois versant des larmes amères, et maudissant sa destinée. Un respectable ecclésiastique essaya, sans succès, de le réconcilier avec lui-même.

M. Moor parut cependant se rendre enfin aux représentations de M. Golownin, et goûter la consolation que lui donnoit son chef. Il obtint la permission d'aller vivre dans un petit village

kamtschadale ; disant qu'il seroit moins exposé à rencontrer de ses compatriotes, dont la vue le faisoit toujours souffrir. On lui donna seulement des soldats pour le surveiller. Comme il aimoit beaucoup la chasse, on lui avoit remis un fusil ; mais ses gardiens ne devoient pas s'éloigner de plus de dix pas.

Un jour il se promenoit sur la côte d'Awatscha, avec un fusil sous le bras ; il dit au soldat qui l'accompagnoit, qu'il pouvoit aller dîner à la maison. Ne craignez rien, ajouta-t-il, si je voulois me tuer, il me seroit facile de m'ôter la vie chez moi, avec un couteau ou une fourchette. Le soldat obéit ; mais ne voyant pas paroître M. Moor, il revint long temps après sur ses pas. Quel fut son effroi

de voir ce malheureux officier étendu mort sur le rivage, et baigné dans son sang ? Il s'étoit deshabillé, et s'étoit ensuite tiré un coup de fusil, en poussant la détente avec un des orteils. On trouva dans sa poitrine deux petits lingots de plomb, dont il avoit chargé son arme, à défaut de balles.

On trouva sur sa table, dans la maison où il demeuroit, un papier où il avoit écrit que la vie lui étoit devenue à charge, et qu'il lui sembloit que le soleil ne brilloit plus pour lui. Il étoit évident que sa folie, toujours croissante, l'avoit détérminé à un suicide.

Telle fut la fin de ce malheureux officier, dans la trentième année de sa vie. On lui éleva un tombeau aux frais des officiers de *la Diane*. Le

tragique événement qui avoit terminé la vie de M. Moor y étoit relaté, mais en expressions adoucies, pour ne point outrager sa mémoire.

Le 2 décembre, M. Golownin et M. Ricord partirent sur des traîneaux tirés par des chiens. L'année 1814 s'ouvrit pour eux sous des auspices plus favorables que les précédentes. A Ochotzk ils prirent des traîneaux conduits tantôt par des rennes, et tantôt par des chevaux, et voyagèrent enfin dans des kibitsches, ou voitures de poste. Le 22 juillet, M. Golownin arriva à Pétersbourg. Le hasard voulut qu'il y entrât à la même heure où il en étoit parti, jour pour jour, sept années auparavant, le 22 juillet 1807. Il ne tarda pas à apprendre que Sa Majesté Impériale avoit daigné le nom-

mer capitaine de vaisseau de seconde classe, avec quinze cents roubles de pension. Les mêmes faveurs furent accordées à M. Ricord, et l'on ordonna que la relation de leur voyage seroit imprimée aux dépens du Trésor impérial.

Les autres officiers de *la Diane* obtinrent aussi de l'avancement, des pensions, et quelques-uns la croix de Saint-Wladimir. Les matelots qui avoient souffert une si longue captivité eurent leur congé avec leur traitement entier, à titre de pension. Le kourilien Alexei retourna dans sa patrie ; on lui fit présent d'un beau couteau de chasse, et on lui assigna, au lieu de pension, vingt livres de poudre, et quarante livres de plomb par année.

FIN.



Domestique portant les effets de son maître.

4

TABLE.